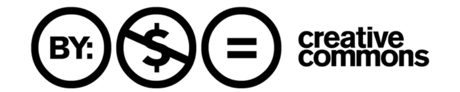


Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire

Journal d'un voyage spirituel au Maroc en 1950 (présenté par Paul B. Fenton)

Leo Schaya

Résumé
Ce très beau texte, rédigé par un des grands spirituels de l'école schunonienne, Léo Schaya (1917-1986), relate son voyage au Maroc et sa rencontre avec des personnalités soufies. Le texte est présenté et annoté (identification des personnages) par P. Fenton.





P. Fenton (gche) discute avec le sheikh 'Abd al-Karîm Zourba, Imâme de la mosquée al-Aqsa, et muqaddam de la confrérie 'alaouite à Jérusalem (juin, 2004).

journal d'un voyage spirituel au maroc en 1950

de Léo Schaya
présenté par Paul Fenton

INTRODUCTION[1]

Dans la communauté universelle des croyants il existe un phénomène d'osmose spirituelle qui permet aux passeurs exceptionnels d'opérer des transferts en traversant les frontières confessionnelles. Figure méconnue, Léo (Lionel) Schaya (1916-1986) fut un de ces passeurs[2]. Aryeh Lev Schaya, de son nom hébraïque, est né le 30 mai 1916 à Bâle au sein d'une famille juive, originaire de la bourgade polonaise de Wieruszow, près de Kalisch. Il avait des ancêtres rabbins et hassidiques, mais sa famille immédiate, émigrée en Suisse en 1913, n'était plus pratiquante. Il fit des études commerciales, mais il n'a pas fréquenté l'Université. C'est un autodidacte, exceptionnellement doué, foncièrement épris de Dieu et de la spiritualité. À l'âge de 19 ans, déjà d'une disposition mystique, il décide de forcer Dieu à se manifester à lui en provoquant la colère divine. Il transgresse l'interdit d'écrire le Tétragramme, en l'inscrivant dans la neige devant la synagogue de Bâle, puis il s'enferme chez lui pour attendre le châtiment divin. Peu après, un ami vint frapper à sa porte pour l'inviter à l'accompagner à une conférence donnée le lendemain soir par un dénommé Frithjof Schuon (1907-1998). Ce dernier, qui habitait alors à Mulhouse, donna quelques leçons sur l'Universalité des religions à Bâle en 1935, faisant notamment référence à sa fréquentation du Sheikh Ahmad al-'Alawi (Ben 'Aliwa[3]). Schuon se définissait comme le représentant (*murshid*) pour l'Europe, du maître de Mostaghanem, mort en 1934, dont le rayonnement avait largement débordé les confins de l'Algérie. L. Schaya l'avait écouté dans un état de complet éblouissement «comme une voix qui allait de l'éternité à l'éternité». À l'issue de la conférence, il alla lui exprimer son enthousiasme, lui demandant de le guider dans sa propre quête spirituelle, déclarant son désir de rentrer dans la *tariqa* (ordre soufi). Plus tard, Schuon avait l'habitude de dire que l'arrivée de Schaya était la seule raison d'être de ces conférences. Son initation sous le nom d''Abd al-Qaddûs fut suivie par une retraite (*khalwa*) de trois jours dans la maison du maître, durant laquelle le nouvel initié devait invoquer sans cesse la *shahâda*, ou le nom d'Allah. Schaya demeura en fait 19 jours et 19 nuits jusqu'à ce que Schuon interrompît cette veille. Ce fut le début d'une indéfectible amitié. Schaya deviendra l'un des confidents les plus intimes de Schuon avant de devenir lui-même un précieux conseiller spirituel pour de nombreux chercheurs. Les deux hommes entretinrent une copieuse correspondance, principalement en allemand, leur langue maternelle, tout au long de leur existence.

Suite à l'enseignement de Schuon en Suisse et en France, des groupes de disciples se sont formés à Bâle, à Lausanne, à Amiens, à

Nancy et à Paris. Initialement, Michel Vâlsan (ob. 1974), le cheikh Mustafa de son nom initiatique, guénonien inconditionnel mais disciple de Schuon de la première heure, fut nommé *moqaddam* (lieutenant du maître) pour la France.

Les années de la Seconde Guerre mondiale et la difficulté des contacts entre la *zaouiya* mère de Lausanne et les adeptes français avaient donné à ces derniers une certaine indépendance. Le renouement à la suite de la guerre s'est avéré délicat, car le guénonisme irréductible de certains adeptes n'avait pas suivi les développements doctrinaux qui avaient affleuré chez Schuon. Cette divergence doctrinale aboutit à une scission en deux groupes, l'un vâlsanien et l'autre schuonien. Même si, extérieurement, les rapports continuèrent à être courtois entre Schuon et Vâlsan, celui-ci est remplacé à Paris par M. Chévilliat (Sidi Habib), qui y encadre désormais les *foqarâs* schuoniens.

C'est peu après ce moment critique que se situe le voyage au Maroc de Schaya. Schuon décida d'expédier celui-ci à Nancy afin d'y diriger les disciples qui lui restèrent fidèles. Il le nomma *moqaddam*, « lieutenant » du maître, fonction qu'il exerça d'abord tout en vivant à Lausanne (1948-52) et, par la suite, à Nancy même, où il s'installa avec Françoise Maré (ob. 2004), sa seconde épouse. En fait, le groupe nancéien, qui s'était constitué durant l'occupation allemande autour des guénoniens, tels que les Abbés Jean Châtillon (1912-1988) et Henri Stéphane – nom de plume d'André Gircourt (1907-1985) –, n'avait d'abord aucun contact direct avec la Suisse. Les membres, des étudiants en lettres, en droit, en médecine, se réunissaient dans la boutique du libraire guénonien, puis schuonien, André Jannot – Sidi Badr ad-Dîn –, où ils lisaient et commentaient les ouvrages et les articles de Guénon, de Schuon et de Titus Burckhardt. Il est concevable que pour consacrer Schaya dans sa nouvelle fonction, Schuon jugeât utile de l'envoyer en Algérie auprès de la confrérie 'alawite afin de consolider ses liens avec la tradition orthodoxe et d'obtenir la bénédiction pour cette nouvelle entreprise de la part du successeur du Sheikh Al-'Alawi. Schuon, lui-même, avait rencontré ce dernier au cours d'un séjour de plusieurs mois en Algérie en 1932-33. Lors d'un second séjour en mars 1935, Sidi 'Adda Bentounès (1898-1952)[4], neveu par alliance et *khalîfa* (successeur) du Sheikh, décédé en 1934, lui remit une attestation (*ijâza*) lui conférant la fonction de *moqaddam* de la confrérie pour l'Europe. Schuon regagna la France en passant par le Maroc où il rendit visite à son disciple Titus Burckhardt (1908-1984), qui résidait alors à Fès. Schaya, lui-même, bénéficia également de l'expérience et des conseils de Burckhardt lorsque celui-ci revint du Maroc, tout imprégné de sagesse soufie suite à ses rencontres avec le Sheikh Tâdili d'al-Jadida[5].

Schaya partit donc de Lausanne le 26 octobre 1950 en compagnie de deux membres du groupe nancéien – Sidi Ahmad et son épouse Sayyida Amina, avec comme mission de se rendre à Mostaghanem en Algérie pour y apporter une lettre à l'intention du Sheikh 'Adda Bentounès. Leur itinéraire passa par le Maroc afin d'entrer en rapport avec des sympathisants qui s'y étaient établis et dont Schuon avait fait la connaissance lors de son séjour en 1935. Dans son récit, Schaya relate sa décision d'interrompre son voyage suite à un événement bouleversant – sa rencontre avec le Sheikh Mohammad b. 'Alî at-Tâdili de Mazagan (circa 1870-1953). Né à Rabat, le Sheikh Tâdilî, charîf Hasanî, fit ses études à Fès à la Qarawiyyîn. Il opta pour la voie soufie et reçut des initiations diverses au cours de ses pérégrinations, lors desquelles il rencontra, à proximité de Sîdî Ahmad ben Mûsâ, en 1895 ou 1896, son maître, Hâj 'Alî al-Sûsî al-Jaâfarî al-Ilighî. Il se fixa ensuite à Fès où il devint *Moqaddam* des *Darqâwâ*. Auteur de plusieurs livres, il partit à la fin de sa vie à El-Jadida, où, aveugle et paralysé, il mourut à plus de 80 ans.

Renonçant à jamais à parvenir à Mostaghanem, Schaya rentrera en France après cette rencontre décisive avec « l'esprit vivant du Soufisme ». Il en

fait part, d'ailleurs dans son premier livre sur la spiritualité musulmane : « Nos études de l'Islam nous ont conduits, en 1950, au Maroc où nous avons eu l'occasion d'entrer en contact avec quelques représentants éminents de la spiritualité musulmane, tel que le vénéré Shaïkh Mohammed at-Tâdilî, mort en 1953. Nous avons pu approfondir aussi le côté essentiel de cette Tradition; puiser à ses sources pures. Le présent ouvrage est un reflet de cette rencontre intime avec l'esprit vivant du Soufisme, ainsi que de nos méditations du Coran et de traités soufiques[6] ».

Le voyage au Maroc laissa sur lui un profond effet et le prépara pour de sa tâche de guider les *foqarâ'* nancéiens (et lorrains). Ceux-ci, qui comptaient parmi leurs membres des personnes de confession chrétienne et juive, se réunissaient en général le samedi soir afin de vaquer à la prière et à la contemplation. Incontestablement, Schaya, assisté par son naturel chaleureux et visionnaire, y exerçait une fonction de « maître spirituel ». Néanmoins toute sa vie durant Schaya demeura subjugué par la puissante personnalité de Schuon qui l'avait fasciné quand il avait 19 ans. Sans doute, voyait-il en lui une image idéalisée et « réalisée » de lui-même, comme il le dit presque dans le récit qui suivra. Son attitude envers le maître ne laisse pas de revêtir un caractère paradoxal. Schaya n'était schuonien ni doctrinalement ni spirituellement, pas plus qu'il n'était guénonien. S'il avait une connaissance approfondie de l'œuvre de ce dernier – il savait presque par cœur *l'Homme et son devenir selon la Vedanta*, il restait rebelle à la scolastique guénonienne, rejetant en particulier sa doctrine de la manifestation informelle ou intelligible. Selon Schaya, la manifestation comportait deux mondes, corporel et subtil, au-delà desquels commencait le monde divin. Sa référence était ici la Kabbale. Lors de notre promenade mémorable dans le parc de la Pépinière à Nancy en 1978, Schaya me fit part de son chagrin devant la maigre part résérvée par les traditionnalistes à la mystique juive et m'invita à participer aux *Études traditionnelles*, dont il était depuis peu l'éditeur-en-chef. Il contribua plusieurs articles à cette revue qu'il quitta en 1984, lorsqu'elle commença à sombrer dans des querelles de clocher, pour fonder à Nancy l'année suivante un nouveau périodique consacré à l'étude des sciences traditionnelles : *Connaissance des religions*. Il était lui-même doté d'une rare compétence dans l'étude comparée de l'ésoterisme juif de la Kabbale et de la tradition spirituelle du soufisme. On lui doit notamment dans ces deux domaines *L'Homme et l'Absolu selon la Kabbale* (Paris, 1988) et sa *Doctrine soufique de l'Unité*, (Paris, 1981). S'il dispensait ses enseignements les plus précieux à l'occasion d'un commentaire de l'Ecriture hébraïque, sa façon de psalmodier le Coran était réputée pour sa beauté. Tout en pratiquant scrupuleusement et pieusement les prescriptions islamiques, il se sentait spirituellement très proche de la vocation mystique universelle de la Kabbale. Schaya aurait même parlé à un de ses condisciples israélites de son désir de créer une *tariqa* juive distincte de la Maryamiyya schuonienne. Aussi cherchait-il à rattacher sa conception mystique à une donnée traditionnelle, celle d'Elie et de ce qu'il appelait le courant éliatique, forme juive de l'ésotérisme universel.

Éclaireur de la voie du pluralisme religieux, son âme juive sut apprécier la beauté spirituelle de l'Islam, de ce récit de son périple marocain. Celui-ci, qui dura du 26 octobre au 21 novembre, devait être l'unique contact physique qu'eut Schaya avec le *dâr al-islâm*. À l'origine, ce récit était destiné uniquement aux membres de la *zaouiya* à titre d'informations et il resta longtemps en circuit interne. Peu avant sa disparition (mars 2004), Mme Françoise Schaya me fit parvenir le manuscrit dactylographié par l'intermédiaire du Professeur J. Borella[7], donnant son accord pour sa publication.

Nous nous sommes permis d'y apporter quelques très légères modifications aux mots s'inspirant de l'orthographe allemande, faisant accom-

pagner le texte de quelques notes explicatives. Ce n'est pas un simple récit de voyage que nous livrons au lecteur mais un témoignage précieux d'une grande sensibilité spirituelle, issu du milieu européen imprégné du soufisme.

LE DÉPART

Le 26 octobre 1950

J'ai pris congé du Maître[8] et de Sayyida Latifa[9] pour partir en voyage avec Sidi Ahmed et son épouse[10]; je suis très triste, car Sayyida Aziza[11] ne vient pas avec nous. Cette tristesse m'enveloppe comme l'obscurité d'une *khalwah*[12], et je ne vois quasi rien de ce qui nous entoure au cours de notre voyage entre Lausanne et Nîmes. Toute la journée, j'invoque et je plonge le regard en moi-même. Tard dans la soirée, nous arrivons à Nîmes, où Sidi Ahmed m'invite dans la maison, justement inoccupé, de sa mère.

27 octobre

Aujourd'hui matin, je me promène dans le jardin derrière la maison, un jardin rempli de palmiers, de pins, de cyprès et d'oliviers. Tout l'environnement rappelle un paysage florentin. Nîmes est rempli de souvenirs de la domination romaine: l'arène, le temple de Diane, les bains romains et l'antique source sacrée au milieu de la ville... Tout chuchote en quelque sorte l'ancien nom de Nîmes: « Nemausus ». Mais avant les Romains déjà, Nîmes était un centre géographique; sous les Celtes, elle s'appelait Nemoz, « Lieu du Rassemblement sacré », c'est-à-dire le rassemblement autour de la source bénie. Je reste longtemps devant la source jaillissant du centre d'un étang, lequel alimente les bains romains juste à côté.

Il est midi. Nous quittons Nîmes pour nous rendre à Perpignan. Nous traversons partout des champs de vignes, et nous croisons toujours des cyprès, des pins, des lauriers, des oliviers et des palmiers. Au-dessus de nous, un ciel où de lourds nuages de pluie laissent de temps à autre percer une tache de ciel bleu resplendissant. Finalement le soleil éclate dans toute sa puissance et illumine tout le paysage comme un cri d'allégresse. Et soudain apparaît devant nous la mer, qui n'est plus éloignée que de quelques milles.

Nous avons passé la nuit à Perpignan. Le but de notre étape d'aujourd'hui est Barcelone. À peine avons-nous laissé Perpignan derrière nous que déjà les Pyrénées bleues aux sommets recouverts de neige nous saluent. Et entre nous et les Pyrénées s'étendent des collines vert olive avec de vastes forêts de hêtres. Nous approchons de la frontière espagnole; le paysage devient abrupt, et nous devons passer le col du Junquera. Le soleil est brûlant, nous voyageons en direction de l'été. Des hêtres alternent à nouveau avec des pins, des cyprès et des oliviers argentés. Et après avoir passé la frontière, nous traversons à nouveau de vastes champs de vignes. Nous voyons à présent les Pyrénées du côté espagnol, et nous les laissons de plus en plus derrière nous. Sur la grande route apparaissent souvent de fiers soldats de montagnes montant la garde; de temps à autre, nous croisons une charrette tirée par un petit âne, lequel est dirigé par un paysan intemporel aux yeux fixés dans le lointain. Nous traversons à présent de petits villages et de petites villes espagnoles. D'étroites maisons basses aux galeries caractéristiques s'adossent étroitement les unes aux autres. Nous passons devant des marchés bigarrés remplis de petits mulets, de charrettes et d'un tas de gens. Tout baigne dans la beauté d'un peuple sain aimant la grandeur; même la pauvreté a ici une dignité et une pureté particulières, une pauvreté qui, en France par exemple, est plutôt revêtue de saleté et de laideur. Le paysage aussi est enveloppé d'une autre lumière que celui du Sud de la France: tout est plus clair, plus lumineux, plus transparent et plus joyeux; tout est plus grand, plus net et agréablement plus uniforme.

Nous ne sommes plus à cent milles de Barcelone; et la mer espagnole d'un bleu resplendissant

s'ouvre tout à coup dans toute sa puissance et son étendue impériale, et nous longeons cette eau immense en passant par de petites villes blanches, lesquelles sont çà et là parsemées de maisons mauresques... Les vagues balaient la rive en chantant les temps anciens, les musulmans qui débarquèrent ici, les voyages d'exploration vers le nouveau monde, la flotte espagnole qui fonda la puissance mondiale du pays, et l'apogée du christianisme, dont la force se répercute encore de nos jours.

De loin Barcelone nous salue, tel un immense tas de maisons qui se déversent dans la mer, et rapidement la voiture nous en rapproche. Nous pénétrons dans la ville portuaire bruyante et bigarrée. Tous les véhicules possibles se croisent; effrayés, de braves petits ânes errent entre de lourds camions; d'opulents mondains, de fiers soldats, des ouvriers et des bohémiens avec femmes et enfants, tout cela bourdonne pêle-mêle.

Nous arrivons devant notre petit hôtel; nous mangeons, prions et faisons quelques achats; ce qui nous mène jusqu'au soir. Nous assistons à un spectacle de danse. Je n'ai encore jamais vu quelque chose de si «espagnol». La danseuse est un unique feu... fuego, fuego... tout en elle est vibration indomptée et en même temps extérieurement maîtrisée. Elle chante, crie, délire, trépigne et... se redresse comme une reine qui regarde son peuple – en l'occurrence les spectateurs – bien en deçà d'elle. Autour d'elle, un danseur chantant d'une voix enrouée en style flamenco ses déclarations d'amour, et qui finalement, fier comme un toréador, devient le centre immobile autour duquel tournoie sa compagne. Tout en haut, au poulailler, on se met aussi à danser, et on imite les castagnettes par des claquements de doigts. Dans la salle, tout vit avec les danseurs. C'est l'Espagne: un chant d'amour et de mort.

29 octobre

Aujourd'hui, nous allons de Barcelone à Valence. Nous longeons presque continuellement la mer, une mer aux couleurs d'azur, de saphir et d'émeraude. Nous nous arrêtons à Tarragone pour casser la croûte. Cette petite ville est comme une immense galerie qui, à quelques centaines de mètres de hauteur, se penche vers la mer. Après avoir mangé et joui de la superbe vue sur la mer, nous poursuivons notre route. La mer nous accompagne jusque Valence, et lorsqu'au soir nous pénétrons dans la ville, nous devons nous frayer un chemin à travers l'immense foule qui se presse dans les rues; une joyeuse atmosphère de fête règne ici; les Valentinois vivent dans la rue.

30 octobre

Tôt le matin, je suis réveillé par l'appel mauresque des marchands de rue. Toute la ville semble enveloppée d'une unique mélodie de flamenco. Cette ambiance remplie de musique et de couleurs lumineuses ne nous quitte plus jusqu'à la pointe sud de l'Espagne. Le paysage entre Valence et Grenade devient de plus en plus oriental: de vastes bosquets de palmiers regorgeant de dattes luisantes, de plantations d'orangers et d'oliviers s'étendant sur toute la surface des collines; du poivre rouge et de petites cacahuètes qui mûrissent au soleil devant les maisons; et de partout surgissent d'aimables paysans sur leurs petits ânes ou dans leurs petites charrettes. À Murcie, la ville de jeunesse de Mohyiddin[13], beaucoup de bohémiens, d'enfants qui crient, de femmes occupées à des travaux manuels devant leur maison; une pauvreté laborieuse ornée d'une gaieté dorée. La nuit tombe. Nous voyageons sur un de ces plateaux d'Espagne désolé et rocailleux, surmonté d'une lune resplendissante entourée d'une légion de grosses étoiles qui étincellent au loin. Devant nous, un petit feu jette une lueur vive. Nous apercevons les silhouettes sombres de bohémiens qui se réchauffent. Soudain apparaît en-dessous de nous Grenade s'enveloppant dans la calme obscurité de la nuit. Sans avoir rien vu de bien précis de la ville, nous retournons à notre hôtel.

31 octobre

À nouveau cet appel mauresque des marchands de rue qui m'arrache à mon sommeil. Des heures durant, continuellement le même appel. Qui peut finalement lui résister?... Après le déjeuner, nous montons à l'Alhambra; celle-ci est située sur une hauteur et est entourée par une petite forêt agréablement fraîche. D'ici, on a d'un côté une magnifique vue sur Grenade, et de l'autre côté, sur la vaste plaine en direction de l'Andalousie; si l'on regarde vers l'Est, la Sierra Nevada recouverte de neige brille au loin. Avant notre entrée dans l'Alhambra, une bohémienne vient à notre rencontre et lit dans la main de Sayyida Amina. Puis nous passons par une porte, et devant nous s'ouvre un des plus grands miracles d'architecture du monde. Les reproductions que l'on connaît de l'Alhambra ne rendent que très faiblement sa beauté. Ce n'est pas seulement la parfaite harmonie et la beauté des formes, mais surtout aussi la puissance de l'Esprit qui pénètre de partout le spectateur. L'Alhambra est un témoignage grandiose de l'unité parfaite de la beauté et de la puissance, de l'autorité spirituelle et temporelle. Tous les murs sont parsemés de sentences: « Il n'y a pas de vainqueur, si ce n'est Allah[14]. » Partout le Nom divin regarde un chacun; on se trouve partout sous la contrainte du surnaturel. Les plafonds des salles sont presque d'un bout à l'autre des coupoles, lesquelles sont sculptées à l'intérieur de mille manières: si l'on regarde vers le haut, on se croit au milieu d'une grotte de stalagtites; sur la surface intérieure, pas un seul endroit de la largeur d'une main n'est dépourvu de sculpture; chaque pierre semble être formée et spiritualisée de part en part. Et partout cela gargouille et murmure; l'eau du jet d'eau, de vastes bassins et de gais petits ruisseaux expriment la joie du paradis telle qu'elle est écrite dans le Coran.

Nous laissons ce rempart de l'Islam, derrière nous, et nous traversons de hautes montagnes en direction de Malaga. Mille mètres en-dessous de nous, la mer; mais entre nous et la mer, pas moins de huit chaînes de montagnes. Si l'on regarde autour de soi en cours de route, on est pris de vertige. Tout est embaumé de plantes de montagnes. Ici au-dessus, c'est à cœur joie que les bandits espagnols de jadis ont dû faire leur repaire; aujourd'hui, ils semblent avoir disparu. À leur place, on voit de sympathiques paysans sur leurs innocents petits ânes. On se croit ici sur le toit du monde: notre regard se perd dans les effluves d'un lointain infini, qu'aucun horizon ne borne aux alentours. À cette vue, l'âme vit un élargissement tel que l'on a de la peine à ne pas pousser des cris de joie. Nous devons presque nous forcer à quitter ce lieu pour descendre vers Malaga. Nous parvenons à la mer, et nous entrons dans la ville. À nouveau le joyeux tapage des rues, la jeune troupe de mendiants qui courent derrière notre voiture pour nous rendre un quelconque service et glaner ainsi une peseta. Nous sommes assis devant un café, lorsque deux musiciens de rue arrivent et nous chantent le plus beau flamenco. Puis la route continue le long de la mer vers Algéciras. Un ciel rouge sang au-dessus d'une mer qui s'assombrit. Nous approchons de l'Afrique. Des phares jettent leur lumière. Gibraltar scintille de loin dans la nuit. Nous arrivons enfin à Algéciras. Nous nous installons de nouveau à l'hôtel, et le lendemain nous nous rendons au port.

DÂR AL-ISLÂM

Premier novembre

En face de nous, nous apercevons les collines africaines; un court bras de mer nous sépare de l'autre continent. Une grue charge notre voiture sur le bateau, et déjà nous naviguons en direction de Tanger. Trois heures durant, nous naviguons le long de la côte marocaine. Derrière moi est assise la servante arabe d'un petit bourgeois français. Dans ce cas-là, c'est la servante qui incarne toute la noblesse, tandis que leurs maîtres se comportent comme un insolent peuple d'esclaves.

Nous nous déplaçons à travers l'étroit *barzakh*[15] qui sépare l'Occident de l'Orient, et la mer Méditerranée de l'Océan. La Médina blanche et bleue de Tanger se rapproche de nous de plus en plus, le soleil se couche dans la mer, et sur le sommet d'un minaret brille une petite lampe qui annonce la prière du soir. Nous sommes cependant encore trop loin de Tanger pour percevoir l'appel du muezzin. Finalement nous entrons dans le port grouillant de travailleurs marocains, d'employés d'hôtels et de porte-faix. Un enchevêtrement de djellabahs de toutes les couleurs; des cris en arabe; et à peine sommes-nous descendus du bateau que nous sommes assaillis par dix indigènes. L'un veut porter les valises, l'autre veut nous conduire dans un hôtel, tandis que le troisième veut nous entraîner dans un consulat. Notre voiture est entretemps dechargée du bateau, et nous nous dirigeons vers la ville. Je remercie Dieu de nous avoir amenés sain et sauf jusqu'à *Dâr al-Islâm*. Pour la première fois, je vois des femmes voilées; pareilles à des des religieuses enveloppées de vêtements blancs, elles circulent dans les rues. Un beau spectacle dans la ville qui s'assombrit. Ici commence l'Orient mystérieux, qui pour nous n'a quasi plus de secrets. Arrivés à l'hôtel, nous nous mettons en rapport avec Sidi Abd Et-Tawwâb[16], que notre arrivée surprend beaucoup et réjouit. Nous prenons ensemble le repas de la nuit, puis nous nous rendons dans sa maison, où je fais la connaissance de son épouse, laquelle nous reçoit avec une grande gentillesse. Nous parlons très tard au sujet des événements des derniers mois.

TANGER

Le 2 novembre

Ce matin, Sidi Abd Et-Tawwâb me montre la ville, le vieux cimetière juif et le marché arabe; puis il me conduit avec mes compagnons sur les hauteurs de Tanger, d'où s'offre à nous une vue extraordinairement belle de la mer et de la ville. Tel une souriante merveille bleue, l'océan s'étend en-dessous de nous. Puis Sidi Abd Et-Tawwâb nous indique, à proximité immédiate, une des maisons de son ami arabe Hadj Ahmed, un homme très pieux et riche, qui a déjà fait cinq fois le pèlerinage à la Mecque et qui s'estimerait extrêmement heureux si le Sheikh[17] venait jusqu'ici pour habiter dans cette belle maison. Un grand jardin avec des fleurs et des plantes au délicieux parfum entoure la maison; non loin de là se trouve une petite mosquée; pour descendre à Tanger, il y a une demi-heure de route. Ensuite nous nous rendons dans la maison de Sidi Abd Et-Tawwâb.

Après le repas de midi, un Arabe très distingué et cultivé, Sidi Abd El-Kadir, vient en visite. Nous parlons de l'Islam et des aspects spirituels du Coran. Après avoir pris congé de l'Arabe, nous nous rendons à Tétouan; Sidi Abd Et-Tawwâb nous accompagne. Nous roulons à travers la campagne sur un magnifique chemin qui serpente à travers les montagnes arides, jusqu'au-dessus, en direction de la blanche capitale du Maroc espagnol.

Sidi Abd Et-Tawwâb avait arrangé un rendez-vous avec des Arabes de l'endroit. Arrivé au lieu de rencontre, Hadj Abd Es-Salâm, un homme jeune, débordant de vitalité, un *'Alim* pétillant, descendant du grand Soufi Abd Es-Salâm Ibn Mashisch[18] – lequel fut le maître du fondateur de l'Ordre, le Sheikh Esh-Shadhili – nous salue, ainsi que Hadj Mohammed, un *faqîr*[19] plus âgé, plus sérieux, mais en même temps très aimable. Ils ne parlent tous deux que l'arabe et l'espagnol. Hadj Abd Es-Salâm a étudié à l'El-Azhar du Caire, et a fait là-bas la connaissance de Sidi Abu Bekr[20]. Il connaît le Coran par cœur et a été longtemps prédicateur à la grande mosquée de Casablanca. Il a composé quelques petits écrits qu'il me donne pour les transmettre au Sheikh[21]. Il ne parle guère qu'en *ayât*[22].

Comme je ne connais pas l'espagnol, Sidi Abd El-Tawwâb doit servir d'interprète. Je dis que je regrette de ne pas pouvoir parler directement avec lui. Hadj Abd Es-Salâm répond: «Il y a un langage

du cœur, et dans celui-ci, vous nous parlez directement. » Puis Hadj Abd Es-Salâm et Hadj Mohammed nous conduisent à travers l'étroite Médina moyenâgeuse au souk de Hadj Ahmed, un commerçant qui vénère beaucoup notre Sheikh[23]. Il nous accueille avec une joie débordante. L'humilité de cet homme déjà âgé et très estimé est touchante; sans que je puisse l'en empêcher, il me baise la main. Il nous conduit du souk, à travers quelques rues, dans sa maison, laquelle est bâtie contre une mosquée. Dans le mur de sa maison, il y a une petite lucarne, par laquelle on peut jeter un regard dans la mosquée. À mon joyeux étonnement, je remarque, à la place d'honneur d'une pièce de la maison, la photo de notre maître[24].

Nous rattrapons nos prières, ensuite nous sommes appelés pour le repas. D'autres invités s'ajoutent encore, de très nobles personnages. Ce n'est que plus tard que j'ai appris qu'il s'agissait des plus grands oulémas de Tétouan. Le plus important d'entre eux était Sidi Baqâli. Durant le repas, je parle du Sheikh et de mon voyage. Après le repas, Sidi Baqâli m'indique une *âyat* que je dois réciter avant chaque prière. Hadj Abd Es-Salâm mentionne une autre *âyat* que je dois réciter avant chaque voyage. C'était l'*âyat* sur laquelle Sidi 'Alî[25] était tombé lorsque, avant notre départ de Lausanne, il avait ouvert le Coran en posant la question si nous devions entreprendre le voyage[26]. Puis on me demande si je sais lire le Coran. Je récite les sourates *Yâ Sîn, El-Waqî'a et Er-Rahmân*[27]. L'assemblée paraît très satisfaite. Puis j'explique le sens spirituel de l'*Ayat En-nûr*[28]. Hadj Abd Es-Salâm me dit alors que mon interprétation correspond tout à fait aux écrits soufiques, et il ajoute: « Seul celui qui est lui-même rempli de la Lumière divine peut ainsi parler de la lumière divine. » Ensuite les visiteurs prennent congé l'un de l'autre, tandis que nous – Sidi Abd Et-Tawwâb et moi-même – nous couchons, en tant qu'invités, sur les lits mauresques assez bas afin de dormir... mais dormir, dans ce cas, fut plutôt une intention qu'un fait; nous fûmes, en effet maintenues éveillés presque toute la nuit par des conversations en arabe qui étaient tenues à l'étage inférieur; lorsqu'enfin nous nous assoupîmes quelque peu vers le matin, nous fûmes arrachés du sommeil par de vigoureux coups à la porte d'entrée et par un coup de canon.

Il nous passe par l'esprit que nous sommes vendredi, et cela signifie qu'il fait nous dépêcher le plus vite possible pour nous rendre à la prière du matin... Et déjà j'entends le muezzin faire l'appel. Vite, nous faisons nos ablutions. Nous sortons de la maison avec Sidi Hadj Ahmed; il fait encore nuit, et la lune brille comme de l'argent dans le ciel. Dans la mosquée, il n'y a encore personne sauf l'Imam, qui est assis appuyé sur une colonne, et qui se lève à notre arrivée: un homme jeune, très beau et distingué, au visage noble, presque tendre, et avec une barbe noire. Nous prions avec lui; sa prière est simple, pleine de dignité, remplie d'une étrange paix et d'une profonde humilité. Hadj Ahmed nous dit plus tard: « Il prie comme un saint. » Puis nous retournons à la maison, où Sidi Abd Et-Tawwâb et moi-même récitons le rosaire[29]. Bien que Hadj Ahmed ne soit pas *faqîr*[30], il s'assied à côté de nous et récite le rosaire avec nous. Après quoi, il me donne un Coran manuscrit en maghrébin, pour moi quasi illisible, afin que j'en lise des passages. Je lui dis que je ne suis pas habitué à cette écriture. Il répond: « Nous pouvons lire ensemble ». Je me mets à lire; il est assis tout près de moi, et chaque fois que je reste bloqué, il m'aide à poursuivre; tout cela dans la plus grande simplicité et humilité.

CHAOUEN

Le 3 novembre

Après le déjeuner – nous sommes le 3 novembre – nous partons pour Xauen (prononcer: Chaouen), qui se trouve sur la route de Fez. Xauen est une charmante localité de montagne à la vie arabe la plus pure. C'est là que se trouve la

maison de Hadj Abd Es-Salâm. Alors que ce dernier est monté dans notre voiture, – où il n'y a malheureusement plus de place pour d'autres – Hadj Ahmed prend l'autobus pour se rendre à Xauen. Là, nous nous rassemblons tous dans la maison de Abd Es-Salâm. Puis nous mangeons à nouveau et parlons de l'Islam. Au mur est suspendu un grand portrait de feu le père de Hadj Abd Es-Salâm, qui était un *faqîr* darqâwi[31]. Il a dû avoir invoqué le Nom divin nuit et jour, presque continuellement. Hadj Abd Es-Salâm raconte que, lorsqu'on se réveillait la nuit, un léger souffle *Allah* parvenait à l'oreille. Le portrait de cet homme me fit une grande impression: la plus grande rigueur spirituelle et la ferme résolution de donner sa vie pour Dieu ! Lorsque Xauen fut bombardé lors de la guerre du Rif[32], et que la population se cachait dans les caves, il allait offrir son aide par les rues, et lorsque les autres le mettaient en garde de mettre ainsi sa vie en jeu, il répondait seulement: «Je ne crains rien; car le jour de ma mort est inscrit, et personne ne peut rien y changer!» Ensuite, j'ai l'honneur de saluer la mère de Hadj Abd Es-Salâm âgée de 90 ans; on me dit d'elle qu'elle vit comme une sainte.

À présent, nous allons nous promener dans les montagnes de Xauen; c'est une région à la fois sauvage et crevassée, et recouverte d'une végétation luxuriante, remplie d'oliviers, de cyprès, de pins et d'une variété d'arbustes. À l'extrémité, du lieu jaillit de l'un des rochers une source de montagne délicieusement fraîche, qui alimente tous les alentours. Cette belle région, unique en son genre, a été appelée le «Grenade du Maroc», étant donné que les Arabes expulsés de Grenade s'établirent ici. Mais le paysage aussi rappelle à beaucoup d'égards Grenade: un amas blanc de maisons s'étageant sur la montagne dans une position stratégique avec vue sur la vaste campagne. Au cours de notre promenade en bordure de la montagne, nous arrivons finalement au tombeau du saint Sidi Mohammed El-Wâfi[33]. C'était un shérif nègre qui, il y a presque cent ans, est tout à coup apparu sur cette colline devant la ville, sans qu'aucun habitant de Xauen ne l'ait jamais vu; il s'est assis ici et a invoqué le Nom de Dieu nuit et jour jusqu'à sa mort. Nous faisons la prière de l'après-midi devant son tombeau. Puis je me rends dans le sépulcre, j'embrasse la pierre sous laquelle repose le saint, et je prie un moment. Nous nous faisons alors apporter des nattes de paille par un soldat marocain franquiste en retraite, et nous les étendons sur le flanc de la montagne. Nous nous asseyons et nous perdons longuement notre regard dans la vaste campagne profondément située en-dessous de nous. De la place du marché de Xauen retentit un son racé de tambour, dont la mesure des battements trahit une danse effrénée de derviches...

Nous retournons à nouveau en ville, où nous sommes d'abord conduits dans la demeure du beau-frère de Hadj Es-Salâm pour y faire la prière du soir. C'est une merveilleuse habitation arabe, avec une grande fontaine artistement travaillée dans la cour intérieure; le sol ainsi que les murs sont recouverts de dalles de pierre vernies. Après la prière nous retournons chez Hadj Abd Es-Salâm, où nous prenons le repas de la nuit et où nous nous racontons des histoires soufies. Bien que nous soyons invités chez lui, nous logeons à l'hôtel, car nous devons reprendre des forces après l'insomnie de la nuit précédente.

FEZ

Le 4 novembre

Le lendemain 4 novembre, avant notre départ, nous sommes présentés, dans le, magasin du frère de Hadj Abd Es-Salâm, au *Moqaddem*, représentant les alouites de Xauen, Sidi Rahmaniyah. C'est un homme jeune, extraordinairement beau, plein de pureté et d'amour. Je dois penser à Joseph de la Bible: un noble visage brun foncé, quelque peu allongé et entouré d'une barbe noire; des yeux fon-

cés rayonnants; un long nez bien formé ainsi que de belles grandes lèvres; bien enfoncé sur le front, un turban blanc plusieurs fois entrelacé; sa haute stature vêtue d'un long vêtement blanc, et, dans la main, un bâton de berger; cette figure nous replonge à l'époque de l'Ancien Testament. Il m'avait attendu quelque temps dans le magasin, comme on me l'a raconté, murmurant continuellement le Nom divin. A mon entrée, il se lève, tout ému de joie, et m'embrasse interminablement. Nous échangeons de cordiales salutations. Il dit: «Si Xauen avait su qui était là, tous seraient accourus!» Je lui dis qu'à cause des autorités espagnoles, je n'ai malheureusement pas osé me mêler aux derviches, et qu'à présent, je devais retourner à Fez. Nous parlons encore un moment du Sheikh Aïssa[34] et du Sheikh 'Adda[35]. Sidi Rahmâniyah me raconte qu'un jour, avant de devenir derviche, il avait été trouver le Sheikh 'Adda parce qu'il ne pouvait quasi plus se servir d'un pied. Le Sheikh 'Adda chaussa les babouches de Sidi Rahmaniyah et circula dedans toute la journée. Le soir, il lui rendit les babouches et lui posa la main sur la jambe malade. Sidi Rahmaniyah se leva et put à nouveau marcher. Cette guérison miraculeuse l'avait incité à devenir le disciple du Sheikh 'Adda, duquel il parle avec enthousiasme.

Il me dit encore: «Avant de devenir derviche je me sentais très mal; depuis mon entrée dans l'Ordre je me sens bien, ainsi que les miens; louange et remerciement soient à Allah!» À l'heure des adieux, je puis à peine me dégager des étreintes de Sidi Rahmaniyah. Puis nous redescendons de la montagne. Sidi Abd Et-Tawwâb nous accompagne en voiture jusqu'à El-Ksâr-El Kébîr (Quadalquivir), où nous devons passer la frontière franco-espagnole. C'est ici que Sidi Abd at-Tawwâb nous fait ses adieux, et je suis triste de devoir me séparer de lui, de cet ami si bienveillant, dévoué et spirituel.

À partir de la frontière franco-espagnole, nous allons tout droit à Fez, à travers le Maroc désolé et accidenté. Nous avons continuellement la même vue sur un horizon qui s'ouvre sur toutes les directions de l'espace. Derrière les collines lointaines, qui s'immergent dans le soleil couchant, chuchote le Maghreb légendaire et mystérieux. Çà et là, nous croisons quelques Berbères qui se balancent sur leurs petits ânes; de temps à autre, quelques chameaux passent au trop à côté de nous. Non loin de Fez, sur une des collines les plus basses situées le long de la grande route, un derviche solitaire récite son rosaire. Puis, d'un petit village situé en-dessous de nous, nous parvient un bruit de tambours et de jeux de flûtes. Sur la place du marché, quelques musiciens et des enfants qui dansent... Nous savons qu'à présent nous sommes vraiment tout près de Fez... Et soudain l'immense cité s'étend devant nous, telle une étrange image des contes des mille et une nuits. C'est le coucher du soleil, et soixante-dix muezzins font l'appel à la prière. Un peu partout, de fiers minarets surgissent du dédale des maisons. Tout autour se dresse le mur moyenâgeux de la ville, et aux alentours, rien que des collines avec des arbres et des buissons. Fez repose au milieu de ces collines comme un cœur dans une vaste cuvette. Involontairement, je donne à ce splendide endroit le nom de «Ville d'Allah».

Après cette première rencontre avec Fez, nous nous rendons à notre hôtel. C'est l'ancien palais arabe de la famille noble des Jamaï[36]. Un luxuriant jardin rempli de parfums enivrants s'étend derrière cet hôtel. On me conduit à ma chambre, dont le sol est recouvert de beaux tapis marocains. Je me sens ici comme chez moi; pour la première fois depuis mon départ de Lausanne, je ressens une grande bénédiction qui me remplit de lumière. J'invoque longuement Dieu, et je suis comme au centre du monde. Cette nuit, le Sheikh[37] m'apparaît en rêve: il m'étreint longuement; un grand amour se dégage de lui, m'envahit et me rend indiciblement heureux. On n'aurait pas pu me préparer de plus bel accueil à Fez.

Le 5 novembre

Aujourd'hui, nous traversons la Médina avec un guide; car seul, on ne pourrait pas se retrouver

dans l'indescriptible dédale des ruelles étroites et tortueuses de Fez. Comme dans la vieille ville de Tétouan, on se sent ici aussi soudainement transporté quelques centaines d'années en arrière; nous plongeons dans le moyen âge oriental. Chaque quartier du cœur de la ville est réservé à une autre confrérie. Là se trouve le quartier des drapiers, et là-bas celui des orfèvres; ici un petit magasin de fruits s'adosse à d'autres, et là-bas, de souk en souk, ce n'est qu'étalages de babouches. Puis ayant traversé le martelage laborieux des forgerons, on arrive devant une longue rangée de doctes greffiers et d'avocats, lesquels sont assis dans leur baraque et traitent avec leur clientèle à la recherche de conseils. Dans toute la Médina, cela bourdonne comme dans une grande ruche; toutes les couches de la population défilent devant nous; toutes les expressions humaines nous frappent, depuis le mendiant aveugle, misérable et édenté, assis dans un sombre recoin, adressant d'une voix brisée et à longueur de journée sa supplication à la fois à l'humanité et à la divinité, jusqu'au fier Caïd, qui, avec une parfaite noblesse, évolue dans les ruelles sur son cheval blanc au harnais fastueux. Presque toutes les femmes, mises à part quelques Berbères, sont voilées. Au cours de notre marche à travers les rues, les traits raffinés, et parfois aussi efféminés, des Fezzans alternent avec l'expression vigoureuse et puissante des Kabyles du Rif. Alors que le Fezzan ne porte quasi plus que la chéchia rouge, les Berbères sont restés fidèles au turban. À tout bout de champ, un porteur d'eau s'annonçant par une clochette passe devant nous, son outre remplie sur le dos; il appartient à la plus pauvre de toutes les confréries, et se distingue des autres Fezzans porteurs de longues djellabahs, par son vêtement court et rapé. Les porteurs d'eau ont la plupart du temps, comme couvre-chef, un bonnet de cuir pointu retombant vers l'arrière, si bien que l'on pourrait de loin les transférer avec toute leur apparence extérieure dans le moyen âge occidental.

À peine fait-on trois pas à travers le souk, que le cri *bâlak* («attention!») retentit à nos oreilles, et cela signifie qu'il faut se coller rapidement contre le mur pour laisser passer un mulet lourdement chargé. La confusion de la foule est encore augmentée par l'importante bande des enfants de Fez; là où il reste encore une place libre dans le labyrinthe des ruelles, ils jouent et sautent en criant, et contribuent ainsi à la vie joyeuse et haute en couleurs de la ville moyenâgeuse. Partout dans les souks, il y a des interruptions, où des mosquées avec leurs portes ou fenêtres ouvertes permettent un regard dans leur vie sacrée. À l'heure de la prière, on voit des centaines de croyants s'incliner et se prosterner devant le Dieu unique. Le regard est surtout attiré par la grande mosquée Mulay Idris, ainsi que par la mosquée Karawin, laquelle sert en même temps de lieu d'enseignement. On voit souvent aussi des Fezzans prier dans leur souk, ou réciter le Coran parmi l'amoncellement de leurs marchandises. Ainsi la vie extérieure et intérieure des gens s'interpénètrent-elles ici, pareilles aux boucles miraculeusement tracées d'une arabesque, laquelle débouche continuellement sur Dieu; c'est l'Islam... Jusque tard dans la soirée, nous traversons la ville, et nous passons aussi devant Bab Guissa, où nous contemplons la maison où le Sheikh et Sidi Ibrahim ont habité[38].

Le 6 novembre

Aujourd'hui, nous sommes le 6 novembre. Le matin, je sors seul devant Bâb Guissa, sur la hauteur où se trouve un cimetière[39]. De là, je contemple longuement Fez, qui s'étend en contrebas. Ensuite je me promène à nouveau dans la Médina, et je jouis à nouveau de sa joyeuse animation. Nous sommes invités à prendre le repas de midi chez le commerçant Sidi Laraïchi, un homme très bienveillamment intentionné à notre égard, mais fort mondain et admirant toutes les incitations modernes. Pendant que Sidi Ahmed et son épouse passent l'après-midi avec lui, je retourne à notre hôtel, où Sidi Abd El-Karim Duval[40] m'attend; il ressemble à un indigène. Je passe tout l'après-midi avec lui; nous parlons du Sheikh, de la *Tarîqa* et du *Taçawwuf*. Nous sommes invités pour le repas du

soir chez Sidi Haddu Delorme[41], dans le Funduk, où l'on voit, à côté de petits ânes malades, des gazelles qui ont aussi besoin de soins. Une montagne de couscous atterrit à nouveau devant nous, et il ne nous reste plus qu'à nous livrer à l'hospitalité exigeante des Orientaux. Sidi Haddu a aussi invité un pauvre étudiant Karawin, qui mange courageusement avec nous, et nous récite ensuite de la plus belle manière la sourate *Ya-Sîn*[42]. Sidi Haddu est déjà depuis plusieurs années dans l'Islam, mais jusqu'à présent, il est resté exclusivement dans la *shari'a*[43]. J'ai l'impression que c'est la meilleure solution pour lui ; car il ne me semble pas suffisamment doué pour le *Taçawwuf*. Ce manque n'empêche cependant pas l'impression d'avoir devant soi un bon musulman plein d'abnégation.

Le 7 novembre

Nous partons pour le Mellah, le quartier juif de Fez. De vieux juifs avec de petits capuchons noirs, des djellabahs noires et blanches ; rarement une stature vraiment belle. Beaucoup d'enfants sales et de femmes difformes. Nous visitons le cimetière et la synagogue vieille de quatre cents ans. C'est le cimetière qui fait la plus forte impression, si contradictoire que cela puisse paraître. De belles pierres bleues et blanches recouvrent les tombes, lesquelles se serrent étroitement les unes contre les autres, pareilles aux maisons d'une ville pure et pacifique ; tandis que le Mellah est sal, bruyant et chaotique, un peu comme le quartier du port de Marseille. La vieille synagogue est constellée de lampes à huile, qui servent de lumières commémoratives pour les membres défunts de la communauté. Les murs, parsemés d'ouvrages mauresques stuqués avec des inscriptions hébraïques, sont ce qu'il y a de plus beau dans la synagogue. Pour le reste, de tristes bancs, un lutrin branlant ; tout est empoussiéré, misérable, sans présence spirituelle perceptible... La seule chose vivante dans cet espace sont les oiseaux qui étaient entrés par une lucarne et qui voltigeaient à présent au plafond. Nous passons le reste de la journée dans le souk, où nous faisons des achats pour nos amis.

Le 8 novembre

Le jour suivant, 8 novembre, nous partons avec Laraïchi pour Sidi Harazem, laquelle se trouve à quelques milles de Fez : une oasis merveilleuse, avec des eaux thermales s'écoulant continuellement et beaucoup de palmiers, et peuplée uniquement d'indigènes. Quelques hommes et quelques gamins s'ébattent dans l'eau, et à un endroit quelque peu caché, des femmes se lavent et se baignent. Au milieu du village se trouve le tombeau de Sidi Harazem, un grand soufi du moyen âge, qui avait découvert cet endroit[44]. J'entre dans le sépulcre pour y prier. On se trouve dans cette oasis comme dans un autre monde ; une douce et merveilleuse paix règne ici, et l'on voudrait tout simplement s'asseoir à l'ombre d'un palmier, pour s'absorber immobile dans le Divin. Au retour, nous croisons une jeune juive merveilleusement belle qui passe devant nous au bras de sa mère. Avec ses grands yeux sombres et sa longue chevelure noire brillante, elle ressemble tout à fait à une danseuse espagnole. Puis nous retournons à Fez.

Le soir, Sidi Ahmed et moi-même traversons la sombre Médina, jusqu'à ce que nous arrivions dans le souk. Là, nous nous asseyons dans le coin d'une petite boutique, où nous mangeons du pain avec de la viande grillée, le tout accompagné de thé vert... À deux heures du matin, je suis tiré de mon sommeil par d'agréables psalmodies : deux ou trois muezzins récitent des versets du Coran pour les malades ou les amoureux qui ne peuvent pas dormir ; une belle et singulière institution de la ville de Fez... À ce moment, la souffrance de toute l'humanité semble m'envahir, et ma propre tristesse qui m'enveloppe durant tout ce voyage au Maroc, revient à ma conscience. Même si parfois des paysages d'une beauté irresistible, ou des personnes merveilleuses captivent mon regard pour un instant, je reste cependant toujours triste, et je vou-

drais, sans mener mon voyage à son terme, simplement retourner chez moi. Ce que mon cœur cherche, c'est la Lumière spirituelle, et non pas des gens, des maisons, des arbres, des montagnes, non pas telle forme ou telle autre. Le Nom divin n'est-Il pas la forme la plus parfaite et la plus universelle? À celui qui l'a jamais contemplée, tout autre forme lui apparaîtra imparfaite, et même un pur néant. Le Nom divin n'est-Il pas le centre lumineux du monde? Ne suis-je pas dans ce centre omniprésent lorsque, chez moi, dans mon petit coin, j'invoque Dieu? Celui qui entre dans la Réalité du Nom de Dieu voit des choses éternelles, supraspatiales, que l'œil physique ne peut voir. Ce que nous voyons extérieurement est un rêve bigarré qui s'évanouit rapidement; et plus le monde qui m'entoure est beau, plus transparent et plus purement symbolique m'apparaît-il. Tout ce qui est terrestre comporte la mort; seul dans le cœur se trouve le Supraterrestre, l'Immortel, l'Informel, l'Archétype, Ce qui n'a jamais été contemplé par aucun œil humain... Fez se déchire devant mon œil intérieur comme un voile tissé d'éphémérité. Précisément ici où je voulais voir, je fais l'expérience qu'il n'y a rien à voir, hormis la Forme divine... et septante muezzins crient cinq fois par jour qu'il n'y a rien d'autre à entendre que le Nom divin: *Allahu akbar*!

MEKNÈS

Le 9 novembre

Aujourd'hui, nous sommes le 9 novembre. Nous nous trouvons à Meknès, invités à diner chez Sidi Mohammed Faroul[45]. Meknès est une belle ville blanche, dans laquelle Faroul et sa famille habitent une maison arabe. Dans sa djellabah, on ne peut pas – lui qui vit déjà au Maroc depuis vingt-six ans – le distinguer d'un indigène. Son hospitalité est parfaite, et dans toute sa manifestation, il y a une beauté prononcée. Je vois au mur le portrait du Sheikh Mohammed Tâdîli, qui inspire un grand respect; une profonde connaissance et une rigueur sévère se dégagent de cette face puissante ressemblant à une tête assyrienne. On nous présente l'habituel couscous, puis nous tenons une belle conversation sur la voie spirituelle. Sidi Mohammed Faroul nous répète entre autres le conseil soufi qui se rapporte à l'état de tristesse (*El-huzn*): « Dans l'état de vide ou de tristesse, ne réclame pas de faveur, sinon tu amoindris la faveur du vide. On doit affirmer le vide pour lui-même, et rester dans le *huzn*, car c'est la nuit de la Connaissance. » Une autre citation de Sidi Mohammed Faroul, laquelle correspond directement à mon état – il s'agit du verset d'un poème soufi – est l'endroit où l'amant de Dieu dit à peu près ceci:

O Bien-Aimé, Tu es si beau et royal,
que c'est Ton droit de passer à côté de moi
sans faire attention à moi.
Pourtant mon bonheur sera
toujours de Te contempler,
même si Tu ne fais pas attention à moi.

MÛLAY IDRIS

Nous quittons Sidi M. Faroul pour nous rendre à Mûlay Idris, un des plus importants lieux de pèlerinage du Maroc. Nous y arrivons juste avant le coucher du soleil: une superbe localité montagnarde, qui monte vers le ciel comme une pyramide. Un guide nous conduit jusqu'à l'intérieur de la ville, devant la mosquée-tombeau Mûlay Idris. Là, nous achetons des bougies; nous en faisons brûler quelques-unes sur le tombeau du saint, et nous en emportons d'autres comme porteuses de bénédiction, après les avoir fait brièvement brûler au même endroit. Comme nous devons nous faire passer pour des incroyants à cause des autorités, nous ne pouvons malheureusement pas entrer dans le sépulcre. Alors que nous nous trouvons devant la mosquée, nous entendons un joyeux son de flûtes et de tambours. Un cortège nuptial arrive

dans notre direction; les cadeaux pour le mari sont amenés sur un petit, et derrière, sur un second petit âne se trouve la chaise complètement fermée avec la mariée soustraite aux regards, laquelle doit- être conduite à la mosquée pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Dans tout Mûlay Idris, il n'y a pas le moindre résidant occidental, car dans ce lieu de pèlerinage, aucun non-musulman ne peut habiter. Nous quittons la localité de nuit, et nous retournons à Fez.

FEZ

Le 10 novembre

Nous sommes vendredi. Nous nous préparons à notre aventure que nous avons soigneusement imaginée. À midi déjà, nous portons nos vêtements arabes dans la voiture, afin de pouvoir quitter l'hôtel à cinq heures de l'après-midi les mains vides; car on nous a déjà dit que la police nous observait. À cinq heures, nous nous rendons dans le *funduk* de Sidi Haddu. Là nous attendent Sidi Abd El-Karim Duval et Sidi Mohammed Faroul. Nous nous habillons en arabes, tous en blanc. Nous prions le *maghrib*, puis, comme les caïds, nous traversons dans l'obscurité le quartier extérieur de Fez, dans la voiture de Faroul, jusqu'à ce que nous arrivions à un chemin où Faroul s'arrête. Nous descendons et nous traversons par deux, en récitant des formules comme les Arabes, les ruelles de Fez, lesquelles sont pour la plupart sombrement éclairées, tandis que d'autres apparaissent dans une lumière crue. Les Arabes nous regardent; quant à nous, nous marchons tout droit à petits pas mesurés, tel que le font les indigènes. Un enfant nous crie: « Imposteurs! », mais nous ne nous en soucions pas. Après un quart d'heure d'inquiétude, nous arrivons enfin à la *zaouia* de la *tarîqa sqâliya*, où le *samâ'* a déjà commencé. Nous nous asseyons dans le cercle et nous chantons avec les autres. Il y avait là rassemblés: Sidi Hadj El-Kabîr Sqali, un beau vieillard robuste au visage rosé et à la barbe blanche comme neige, lequel est considéré comme Sheikh, bien qu'il refuse cette dignité par humilité; à côté de lui, Sidi Mohammed Chraïbi, le vieux *moqaddem* qui dirige le *dhikr* et duquel Sidi Ibrahim[46] m'avait déjà parlé auparavant; pour le reste, des *foqaras* plus jeunes et plus vieux les uns à côté des autres, sans qu'aucun d'eux ne me frappe particulièrement. Le *samâ'* devient toujours plus rapide. Finalement, nous nous levons et nous dansons. Quelques chanteurs lancent d'une voix perçante leur cri extatique dans le Fez nocturne. Toujours plus de *foqaras* apparaissent dans le cercle et renforcent le souffle violent des corps haletant. Parfois je crois m'évanouir, tant la danse devient rapide et sauvage; mais tout à coup, mon corps est spirituellement dissout, je ne le sens plus, et ma danse devient aussi sauvage que celle des indigènes: les limites corporelles n'existent plus pour moi, et je pourrais indéfiniment continuer à danser ainsi. Mais le *moqaddem* donne un signal, et tous s'asseyent. L'assemblée prie de longs versets de bénédiction sur nous, les invités. Puis nous nous levons à nouveau pour la prière de la nuit. Sidi El-Kabîr officie comme Imam. De sa prière simple et majestueuse ressort toute la parfaite humilité de cet homme. Après la prière, je veux lui baiser la main, mais il la retire. Il vécut vingt années à La Mecque, et vingt années à Médine. Finalement, au *mûssem*, la fête du pèlerinage à Moulay Idris, il s'assit le soir sur le tombeau du saint, et le matin, lorsque tous ceux qui dormaient autour de lui se levèrent, ils le virent toujours assis, immobile. Dans la *zaouia*, après la prière, j'entends qu'on l'appelle « *ya Rabbi* », ainsi que deux autres vieux *foqaras*[47]. Tous sont très aimables avec nous, et après le *majlis*, Sidi Mufaddal Sqâli, un Shérif et arrière-petit-fils du Sheikh Sqâli, le grand fondateur de l'Ordre, nous accompagne habillés en arabes jusque chez Sidi Haddu. Nous traversons à nouveau les ruelles tortueuses de Fez, puis nous retournons dans le *funduk*. Là, nous mangeons du couscous et nous

buvons beaucoup de thé vert. J'ai dû sortir dans la nuit froide avec mes vêtements trempés par la danse, et j'ai contracté de cette manière un solide refroidissement et un enflement des amygdales. Je ne puis cependant m'en soucier, mais je dois me conduire comme un hôte parfait et de bonne humeur. Sidi Sqâli chante et récite un poème soufi après l'autre, et nous chantons avec lui dans la mesure du possible. Un endroit de ce poème m'impressionne particulièrement fort. Il s'agit des vers de Omar Ibn El Fârid qui disent à peu près ceci :

... alors une étincelle de mon Être
devint ma Totalité ;
mon cœur devint le Sinaï,
et je devins le Moïse de mon temps[48] *!*

Puis nous conduisons Sidi Sqâli avec notre voiture jusqu'à Bâb Guissa, où nous prenons congé de lui. À l'hôtel, je parle encore tard dans la nuit du *Taçawwuf* avec Sidi Ahmed.

MEKNÈS

Le 11 novembre

Le 11 novembre avant-midi, nous quittons définitivement Fez et repartons pour Meknès, où nous prenons le repas de midi chez Sidi Mohammed Faroul. De là, sous une pluie qui tombe à verse, nous nous rendons à Salé, où nous arrivons le soir. Nous pénétrons dans la belle et grande maison arabe de Sidi El-Hadj Abd Er-Rahmân Buret[49]. Ce lettré français âgé, ressemblant aussi tout à fait à un indigène, nous reçoit avec une extrême amabilité et une hospitalité toute islamique. Une servante noir nous apporte un plat après l'autre ; nous devons à nouveau « attaquer » une montagne de couscous. S'il s'agissait seulement d'une montagne de couscous, cela irait encore : mais auparavant, il y a une épaisse soupe au riz, suivie de l'habituel mouton, et ensuite seulement le couscous, puis la salade, les gâteaux au miel dégouttant d'huile, et finalement, le thé vert « libérateur ». Après le repas de la nuit, nous parlons des événements des derniers mois. Hadj Abd Er-Rahman les considère avec le discernement d'un homme qui a une longue et loyale existence derrière lui. Pendant que Sidi Ahmed et son épouse se rendent dans leur hôtel à Rabat, je me retire dans la chambre que l'on m'a indiquée dans la maison de Hadj. Sur le lit arabe, je passe une mauvaise nuit, car je ne puis quasi pas respirer à cause de l'enflement de mes amygdales ; je ne puis appeler personne non plus dans la maison, puisque j'ignore qui loge derrière chaque porte. Finalement, je saisis mon lourd rosaire de bois, je me le mets autour du cou, et je prie que Dieu veuille me guérir.

MAZAGAN

Le 12 novembre

Le lendemain – 12 novembre – je me sens un peu mieux, Dieu merci. Après le petit déjeuner, Sidi Ahmed vient nous chercher avec sa voiture pour nous conduire à Mazagan chez le Sheikh Muhammad ben Ali et-Tâdili[50]. À ma grande surprise, Sidi Mohammed Faroul m'avait déjà dit que le vieux Sheikh m'attendait. J'en étais étonné, car, au cours de mon voyage, je n'avais jamais pensé lui rendre visite. La parole du Sheikh peut cependant se rapporter au fait que mes amis marocains, lorsqu'ils apprirent mon arrivée, parlèrent de moi au Sheikh et lui demandèrent s'il me recevrait. Quoi qu'il en soit, j'étais extrêmement heureux d'être reçu ainsi sans plus de manières par l'un des derniers grands sages du Maroc.

En outre, Hadj Abd Er-Rahmân s'était lui-même proposé : m'accompagner chez le Sheikh Tâdili et à servir d'interprète. C'est ainsi que j'ai le sentiment d'être tout simplement transporté à Mazagan comme par le vent, sans effort personnel.

Nous traversons Casablanca, pour nous enfoncer de plus en plus dans le pur Maroc. Une vaste plaine à la terre rougeâtre ; ça et là, un chameau et

un âne tirant ensemble une charrue. Mazagan émerge enfin : un bouquet de maisons blanches et lumineuses sur une presqu'île, laquelle s'étend jusque dans la mer bleue sauvage et écumante. Depuis Fez, c'est le plus beau paysage que j'aie vécu au Maroc. Le cœur battant, je me tiens devant la maison du Sheikh, lequel est à ce point malade que sa famille craint qu'il puisse mourrir d'un jour à l'autre. On nous invite à entrer. Hadj Abd Er-Rahmân me précède et salue d'abord le vénérable vieillard assis entre des coussins. Aujourd'hui, il semble aller mieux, Dieu merci ! Aveugle, paralysé et penché en avant, il est assis là, comme Job. Bouleversés, nous nous agenouillons devant lui et lui baisons la main.

Il dit avec une certaine difficulté d'élocution que c'étaient les Prophètes et les Saints, ainsi que tous ceux qui leur ressemblent, que Dieu éprouvait le plus fort. Cette première sentence est pour moi la réponse à toutes les questions que j'aurais pu me poser dans mon état de profonde tristesse. Ne suis-je pas venu ici avec une âme complètement brisée, qui était comme aveugle et paralysée ? Et à présent, c'est comme si mon âme avait pris une forme corporelle, comme si je me trouvais face à face avec mon propre être intérieur. En effet, en cet instant me revient cette extraordinaire expérience qui m'envahit lorsque je vis le Sheikh Aïssa[51] pour la première fois. À cette époque, une voix intérieure me dit : « Cet homme est ta propre face intérieure ! » Et aujourd'hui, à la vue du Sheikh Tâdilî, mon âme me crie à nouveau : « Je suis toi ! Tu es moi ! » C'est comme s'il n'existait pas la moindre barrière intérieure entre le vieux Sheikh et moi ; mon âme déborde pour ainsi dire en lui, tandis que son rayonnement spirituel m'envahit irrésistiblement. Son esprit est comme un cristal incommensurable, dans lequel un courant lumineux s'élève sans cesse.

À peine le Sheikh a-t-il prononcé sa première phrase que suit déjà la deuxième. Le Sheikh répète la tradition selon laquelle le Prophète – la prière et la paix soient sur lui – dit un jour à ses compagnons :

« O comme j'aimerais vous voir, mes frères ! » Ses compagnons lui répondirent alors : « Mais nous sommes devant toi ! » Mais le Prophète ajouta :

« Je ne pense pas à vous, mais à mes frères de la fin des temps qui se convertiront à l'Islam par ce qu'ils verront noir sur blanc (ce qui signifie par la simple lecture de livres). Pour eux, j'ai encore plus d'affection que pour vous, et chacune de leurs bonnes actions pèse septante fois plus que chacune de vos bonnes actions ; car ils ont accepté la Tradition sans me voir. Ce sont ceux-là que je ne vois pas et que j'aimerais tant voir ! Des trônes de perles, sur lesquels ils seront assis au jour du grand rassemblement, sont préparés pour eux, et leurs faces seront faites de lumière rayonnante, et ils ne sont ni prophètes ni martyrs. Les prophètes et les martyrs quant à eux demanderont jalousement :

« Qui sont ceux-ci qui sont tranquillement assis, remplis de paix et de lumière, et qui se réjouissant parmi ceux qui, dans une grande crainte, doivent aujourd'hui rendre compte de leurs actions ? » Alors la réponse divine se fera entendre : « Ce sont les amants de Dieu des derniers temps. »

– Et le Sheikh Tâdili ajoute : « C'est vous, qui avez accepté l'Islam et qui vous aimez les uns les autres dans l'amour de Dieu ; le Prophète aurait tellement aimé vous voir, et pour vous il a une si grande affection. »

Bouleversés, nous écoutons les grandes et saisissantes paroles du vieillard aveugle, lequel veut ainsi nous dire combien lui-même désirerait nous voir.

Puis il poursuit, malgré ses difficultés d'élocution, et dit que les êtres humains constituent un quart de la quantité des djinns, les djinns un quart de la quantité des diables, et le nombre des êtres humains, des djinns et des diables ensemble, un quart de la quantité des anges du ciel le plus bas, – de ceux qui descendent sur la terre, – et ceux-ci, un dizième de la quantité des anges du deuxième ciel,

et ainsi de suite jusqu'aux anges du septième ciel; et tous les anges et le reste des êtres vivants ensemble prennent place dans une des 70000 parties du Trône divin. De cette manière, le Sheikh fait disparaître en quelques instants toute la Création devant nos yeux. Puis il parle de la fin des temps, où le Messie descendra du ciel pour régner quarante ans sur terre d'après la loi de Mohammed. «...Ensuite les trompettes retentiront, et le monde sera submergé durant quarante ans par une eau qui ensevelira sous elle tout ce qui est terrestre. Après ces quarante années, les corps des défunts croîtront hors de l'eau comme des champignons, sans encore être animés. Ces corps seront semblables à ceux que les défunts possédaient durant, leur vie passée. Puis leurs âmes retourneront comme des abeilles dans leurs corps, et un ange viendra leur dire: «Rassemblez-vous au lieu du rassemblement!» Tous les êtres humains se rendront alors au lieu du rassemblement pour rendre compte de leurs actions. Mais les prophètes, les martyrs, les saints et les amants de Dieu des derniers temps se rassembleront sans devoir rendre de compte.»

Là-dessus, le Sheikh me donne de lui-même le rosaire suivant, avec la remarque que si je le récite une fois, je recevrai trois millions de grâce:

I

«Glorifié sois-Tu, ô Dieu, par Ta Glorification! Je témoigne qu'il n'y a pas de divinité en dehors de Toi! J'implore Ton pardon et je reviens vers Toi! J'ai commis du mal et par là porté préjudice à mon âme; pardonne-moi, car personne en dehors de Toi ne peut pardonner les péchés! O Toi qui pardonnes volontiers les péchés! O Toi qui pardonnes volontiers les péchés! O Toi qui pardonnes volontiers les péchés! O Toi qui pardonnes volontiers les péchés!

II

O mon Dieu! Prie sur notre Seigneur Mohammed, Ton serviteur, Ton Prophète et Ton Envoyé, le Prophète illettré, ainsi que sur sa famille et ses compagnons, et salue-les par un salut, par la puissance de la Seigneurerie de Ta Nature, maintenant et à jamais!

III

Il n'y a pas de divinité en dehors de Dieu, Son Unité. Il n'a pas d'associés; à Lui est le Royaume et à Lui est la louange, et Il donne la vie et la mort, et Il est le Vivant, Celui qui ne meurt pas. Dans Sa main se trouve tout devenir, et Il est Puissant sur toutes choses.»
(réciter cent fois chaque formule.)

Le Sheikh ajoute qu'il a le *idhn* (la permission) de transmettre ce rosaire. Hadj Abd Er-Rahmân me dit plus tard que le Sheikh Tâdilî a reçu ce rosaire de El-Khidr, le mystérieux maître de tout maître.

Comme j'ai déjà un rosaire préscrit à réciter, et par conséquent ne puis réciter qu'occasionnellement celui que je viens de recevoir, je prie le Sheikh de me donner encore un autre moyen spirituel, un moyen que je peux utiliser en tout temps, un moyen pour combattre l'égo. Sur ce, le Sheikh, appelle à nouveau son petit-fils, qui vient déjà de transcrire le rosaire pour moi, pour lui donner un nouveau texte. Il s'agit de la prière suivante qui émane du Prophète, et que je peux réciter après chaque prière prescrite, avec toute bonne intention telle qu'elle peut résulter de mon état psychique correspondant:

اللّهمّ إنّي أسألك رحمةً تهدي بها قلبي،
وتجمع بها شملي، وتردّ بها الفتن عنّي،
وتحفظ بها غائبي، وترفع بها شاهدي ،
وتزكي بها عملي ، وتبيّض بها وجهي ،
وتعصمني بها من كل سوءٍ .
اللّهمّ إنّي أسألك إيمانًا صادقًا، ويقينًا ليس بعده كفر،
ورحمةً أنال بها شرف كرامتك في الدّنيا والآخرة.
اللّهمّ إنّي أنزل بك حاجتي وإن ضعف رأيي،
وقصُر عملي، وقلّتْ حيلتي، وآفتقرت إليك ،
يا نعْمَ المُجيب.

« O mon Dieu, de Toi j'implore une grâce par laquelle Tu guides mon cœur, et par laquelle Tu rassembles mes parties dispersées[52], et par laquelle Tu éloignes de moi tous les troubles, et par laquelle Tu protèges ce qu est absent de moi[53], et par laquelle Tu exaltes ce qui est en ma présence[54], et par laquelle Tu purifies mon action, et par laquelle Tu blanchis ma face, et par laquelle Tu me préserves de tout mal ! O mon Dieu, de Toi j'implore une foi véritable et une certitude après laquelle il n'y a plus d'incroyance, de même qu'une grâce qui me fasse obtenir l'honneur de Ta générosité en ce monde et dans l'autre ! O mon Dieu, je T'abandonne mon indigence ! Certes, ma compréhension est faible et mon action insuffisante, mes moyens sont dérisoires, c'est pourquoi j'ai absolument besoin des Tiens ! O le meilleur de ceux qui exaucent ! O le meilleur de ceux qui exaucent ! O le meilleur de ceux qui exaucent ! O le meilleur de ceux qui exaucent ! »

Le Sheikh Tâdilî lève alors les mains et implore la bénédiction du ciel sur nous. Pour moi, il demande l'état de *'ârif bi'llah*, « du connaissant par Dieu » ; pour Sidi Ahmed, il demande pareillement la connaissance, et pour son épouse l'ouverture du cœur et de la grâce. Puis il prend des nouvelles du Sheikh Aïssa et lui souhaite un mariage béni[55]. Il prend aussi des nouvelles de Sidi Ibrahim[56], et dit qu'il l'aime beaucoup, car il avait été un disciple très zélé, avec lequel il avait débattu en son temps des 360 *barâzikh* de la création[57]. Là-dessus, nous accomplissons la prière de l'après-midi avec le Sheikh qui, assis et sans mouvement, prie à la suite de Hadj Abd Er-Rahmân. Plus tard, nous buvons du thé vert et mangeons un repas composé d'œufs en compagnie de son fils et de son petit-fils. Le Sheikh quant à lui ne mange ni ne boit.

Après le repas, nous lui disons que nous devons malheureusement nous en aller ; le Sheikh se met alors à pleurer et dit : « Quand l'ami vient, on pleure de joie, et quand il s'en va, on pleure de tristesse. » Nous nous agenouillons devant lui et lui baisons encore une fois la main ; je ne puis m'empêcher de presser plusieurs fois ma bouche sur elle, et il m'est terriblement difficile de me séparer de cet homme grand et merveilleux, lui qui, en un instant, m'a uni à lui à jamais. C'est comme si, en m'en allant, je me quittais moi-même, et je ne puis croire que la porte se trouve déjà derrière moi. C'est comme si le Sheikh me retenait intérieurement ; et en effet, j'entends soudainement sa voix appeler : « Sidi Abd El-Quddûs[58] ! » Joyeusement surpris, je retourne en hâte dans la chambre avec Hadj Abd Er-Rahmân, et je m'agenouille à nouveau devant le Sheikh en lui baisant encore une fois la main. Mais le Sheikh prend ma main droite dans la sienne, la maintient et dit : « Puisses-tu parvenir à ton but ! » C'est avec ces mots que je suis définitivement congédié.

Après la visite chez le Sheikh Tâdilî, je me sens rempli de sa propre nature spirituelle. Durant le voyage de retour à Salé, je suis encore tout à fait subjugué par la rencontre avec ce géant spirituel, ressemblant à un prophète de l'Ancien Testament, lui qui semble déjà vivre dans un autre monde, un monde supérieur, et de qui rayonnent à la fois la sagesse, la force et la bonté. Je ressens encore lontemps sa main chaude et douce de vieillard reposer dans la mienne, et j'entends encore en chemin sa voix brisée qui, comme un miracle, fait pleuvoir sur moi la bénédiction. Déjà lorsque je l'avais remercié pour le rosaire et la prière émanant du Prophète, il me dit : « Je voudrais te donner tout ce que tu désires de moi, et si j'avais une montagne d'or, je te la donnerais. » Et il me bénissait à présent avec une bénédiction qui signifiait incommensurablement plus qu'une montagne d'or, et qui était le plus magnifique des cadeaux que l'on pouvait me faire, à savoir le souhait d'un saint que je puisse atteindre mon but spirituel. Le soir, à Salé, je prie Dieu pour qu'Il m'aide à me montrer digne de cette grande bénédiction, et que je puisse faire tout ce qui m'incombe pour atteindre le But suprême, Lui-même.

SALÉ

Le 13 novembre

Je mets par écrit tout ce que le Sheikh Tâdili a dit, et Hadj Abd Er-Rahmân en vérifie l'exactitude. Il me parle de la jeunesse du Sheikh Tâdili. Celui-ci était marchand dans le souk de Fez, sans jamais s'être occupé de *Taçawwuf*. Un jour, il vit des *foqaras* passer devant sa boutique, et il fut si saisi par leur rayonnante expression qu'il abandonna tout, remit son magasin à son voisin, et, sans se préoccuper de sa femme et de ses enfants, il suivit les « pauvres en esprit ». Il se rendit avec eux dans le Rif, où ils le conduisirent finalement à leur maître. Celui-ci vivait ici dans les montagnes, entouré de quatre cents disciples. Le maître reçut Sidi Tâdili dans son Ordre, et lui donna l'injonction de se retirer dans une grotte du Rif.

Là, le Sheikh Tâdilî s'adonna durant deux ans, avec un zèle extrême et toute sa ferveur, aux exercices spirituels qui lui avaient été prescrits. Ce temps écoulé, son maître lui dit qu'il était congédié et qu'il pouvait à nouveau rentrer chez lui. En fait, durant cette courte période, le Sheikh Tâdili avait atteint la *ma'arifa*[59], dans une mesure telle qu'après la lecture de l'ouvrage soufique le plus ardu, il le connaissait pour ainsi dire par cœur, et que, lorsqu'on lui répétait, par exemple, une sentence doctrinale de Mohyiddin Ibn 'Arabî, il récitait toute la page qui contenait cette sentence. Mais sa faculté de connaissance ne reposait pas simplement sur une mémoire phénoménale, mais signifiait une réelle vision dans le monde purement spirituel ; c'est pourquoi les Marocains disent que le Sheikh Tâdili était devenu aveugle pour avoir trop regardé dans la Lumière. Lorsqu'après ces deux années d'étude il retourna dans sa famille, il était à ce point transformé qu'il ne se souvenait plus combien d'enfants il avait. Son magasin avait entretemps été confisqué par son voisin, et le Sheikh Tâdili dut désormais survivre avec ses faibles ressources. Sa mission spirituelle était d'enseigner le *Taçawwuf*, et il s'en acquitte depuis plusieurs années, dès l'aube jusque tard dans la nuit. Des foqaras me racontèrent que quand ils lui rendaient visite, il commençait tout de suite, après la prière du matin et le rosaire, l'explication de textes de Mohyiddin (Ibn Arabi), et en discutait jusque tard dans la nuit. Il n'était pas seulement un géant spirituel, mais aussi un géant corporel d'environ deux mètres de hauteur et de stature large et puissante. Les exercices spirituels qu'il imposait à ses disciples étaient par conséquent quasi impraticables par un Occidental. Comme on l'a mentionné précédemment, El-Khidr lui serait apparu et l'aurait, instruit. Le Sheikh Tâdili a écrit trois ouvrages soufiques et un recueil de poèmes que l'on prépare actuellement pour l'impression. Il m'est aussi apparu en tout point comme ce que les Indiens appellent un *jnânin*[60]. Sa façon de parler est sèche, d'une rigueur cristalline et d'une précision extrême. La première impression que l'on reçoit de lui est celle d'un sage, ensuite celle d'un homme spirituel de volonté, pour qui le monde entier n'est qu'un souffle, c'est-à-dire qu'il s'en est complètement détaché ; mais à côté de cela, on se sent dans sa proximité simultanément et insensiblement enveloppé par une grande bonté illimitée, et le cœur est saisi d'un brûlant amour pour lui. Sa bonté est celle de l'Esprit, c'est pourquoi elle embrase comme un éclair dans le for intérieur de l'âme. Chaque fois que je pense au Sheikh Tâdili, c'est comme s'il se tenait réellement devant moi, comme s'il vivait réellement en moi, comme si notre rencontre était permanente.

L'après-midi, Sidi Ahmed, son épouse et moi-même accompagnons Hadj Abd Er-Rahmân à l'école supérieure de Rabat, laquelle se trouve à côté du palais du sultan, et où Hadj doit donner ses leçons d'arabe.

Le soir, nous sommes de nouveau invités chez Hadj Abd Er-Rahmân, et lorsque nous arrivons, deux autres invités nous attendent déjà : le *moqaddem* darquawi Sidi Abd El-Kadir El-Djaïdi, et le vieux *faqîr* Sidi El-Hadj Muhammed Buch'ara ; tous

les deux nous saluent cordialement. Nous prions avec eux, puis nous prenons à nouveau un plantureux repas.

Les deux *foqaras* se souviennent très bien de Sidi Ibrahim[n1], qui leur avait rendu visite à Salé il y a seize ans. Je leur parlais de la difficulté de réaliser l'Islam et le *Taçawwuf* en Occident, de l'environnement mondain, et de l'abrutissant travail quotidien. Hadj Buch'ara me répond : « Vous ne pouvez pas séparer votre destin extérieur de la vie intérieure et spirituelle, car il vous est donné par Dieu. Votre vie extérieure avec tout son travail abrutissant et ses difficultés, c'est votre *jihâd* et votre *dhikr* et si vous invoquez correctement pendant vos temps libres, vous recevrez des grâces spirituelles pour vos efforts de tous les jours, comme vous les auriez reçues de l'invocation que vous préferez à votre activité extérieure. »

MARRAKECH

Le 14 novembre

Le jour suivant à six heures trente du matin, – nous sommes le 14 novembre – je me lève et je vais en vêtement arabe avec Hadj Abd Er-Rahmân dans la grande mosquée de Salé, où nous accomplissons la prière du matin avec une rangée de croyants. Après la prière, je me penche vers mon voisin inconnu, un vénérable homme âgé, lequel, sans que je puisse l'en empêcher, me baise la main et disparaît. Puis nous allons nous promener dans l'aurore de la ville qui s'éveille; d'abord au cimetière près de la mer, puis à la *zaouia* Ed-Darqawiya, que nous visitons sans rencontrer de *faqîr*. Ensuite nous retournons à la maison, où la servante noire nous prépare le café. Après avoir récité le rosaire et bu le café, nous parlons du *Taçawwuf*. Hadj Abd Er-Rahmân m'offre trois volumes des traductions françaises de Bûkhârî. Aux environs de dix heures, Sidi Ahmed et son épouse arrivent de l'hôtel pour venir me chercher ; aujourd'hui, nous avons devant nous une longue route vers Marrakech. Nous prenons congé de Hadj Abd Er-Rahmân, et cela nous fait mal de nous séparer de cet hôte si aimable.

Puis, entre des murs blancs, sous un ciel d'un bleu profond, et par un temps resplendissant, nous traversons Salé et Rabat sur la grande route qui doit d'abord nous mener à Casablanca. À peine avons-nous laissé derrière nous Casablanca, cette grande ville chaotique qui grouille de gens de toutes races et de tous peuples, que commence déjà cette vaste étendue désertique de terre rougâtre, dont nous avons déja fait l'expérience au cours de notre voyage à Mazagan. Cette étendue apparemment illimitée, qui est travaillée sur plusieurs lieues par des paysans, s'étend, interrompue par quelques collines, jusqu'à Marrakech. On n'y rencontre pas beaucoup de gens ; par-ci par-là un berger, de temps à autre un paysan derrière sa charrue tirée par un chameau. Le soleil est de plus en plus ardent : nous sentons plus nettement que jamais que nous voyageons en Afrique. Là-bas dans le lointain émergent de basses collines bleues, et derrière, la blanche et royale chaîne de l'Atlas. Nous savons que nous approchons de Marrakesh ; et lorsque nous avons franchi ces collines, s'étend devant nous, telle un vaste et unique lac, l'immense et épaisse forêt de palmiers, dans laquelle Marrakesh semble se noyer. Seule la haute tour de la mosquée Kûtûbiya nous indique d'abord la présence d'une agglomération, et nous devons encore parcourir une bonne distance pour apercevoir d'autres bâtiments. Finalement, nous pénétrons dans le jardin d'Allah : Marrakesh, construite en terre rouge, fortifiée comme une ville moyenâgeuse et entourée de nombreuses tours. C'est une ivresse de couleurs, de parfums et de formes des contes de mille et une nuits ; toujours à nouveau de vastes forêts de palmiers et d'oliviers, puis à nouveau des maisons rouges, ensuite la puissante Kûtûbiya, et le grand marché[n2] où règne l'agitation la plus bigarrée : un conteur de légendes en djellabah noire sur son chameau, entouré d'une grande foule

curieuse; des danseurs sauvages, accompagnés de flûtes, d'instruments à cordes et de tambours; des charmeurs de serpents, des comédiens, des avaleurs de feu, et ainsi de suite; derrière, le souk envahi par la foule, et, de notre imposant hôtel *Mamûnia*, une magnifique vue sur l'Atlas. À ma grande joie, une lettre du Sheikh m'attend ici.

Le 15 novembre

Le 15 novembre au matin, nous allons dans le souk, lequel est beaucoup plus calme, plus vaste et plus agréable que celui de Fez. Les habitants de Marrakech sont aussi beaucoup plus amicaux, aimables, ensoleillés que les Fezzans, bien que d'autre part ils soient beaucoup plus belliqueux que ces derniers. L'après-midi, nous voyageons à travers les vastes jardins d'El-Glaoui, jusqu'à ce que nous arrivions devant une maison de garde. Le gardien, Sidi Abu l-'Abbas, est une connaissance de Sidi Ahmed. Il nous salue cordialement et nous montre l'immense réservoir d'eau de Marrakech, lequel est caché et gardé ici dans les jardins du Glaoui. Nous montons sur le toit de la maison. En-dessous de nous s'étend dans toutes les directions de l'espace le jardin d'arbres illimité de Marrakech. Au nord brille la ville rouge avec la Kûtûbiya; au sud, l'Atlas recouvert de neige s'étire vers le ciel. Derrière la maison, les vastes et calmes bassins d'eau s'étendent entre des palmiers et des oliviers; et au-dessus de nous, une voûte céleste de saphir, dans laquelle un soleil radieux et doré brille dans toute sa puissance. Tout est comme plongé dans une paix profonde, primordiale, éternelle. Sidi Abû l-'Abbas nous apporte un tapis et du thé sur le toit, et nous sommes assis là en buvant silencieusement avec lui, comme si cela avait toujours été ainsi, comme si nous étions déjà installés ici depuis longtemps. Le temps semble s'être arrêté; je ne puis rien faire d'autre qu'invoquer intérieurement Dieu. Cet endroit est comme le centre du monde; une grande et lumineuse bénédiction me remplit et m'accompagne encore durant plusieurs jours. D'ici, nous partons avec Sidi Abu l-Abbas aux tombeaux sa'adiens près de la mosquée Mansûr. Ceux-ci se trouvent dans d'admirables édifices qui égalent la beauté de l'Alhambra; ils sont en effet aussi construits dans le même style que le palais de Grenade. Nous arrivons au tombeau de la sainte Lalla Massa'ûda[63], la mère du grand conquérant et roi Ahmed El-Mansur, lequel, au seizième siècle, a pénétré jusque dans le Soudan qu'il a converti à l'Islam. Les femmes de Marrakech prient ici, et, le vendredi, adressent leurs requêtes à la sainte, tout en faisant des nœuds aux extrémités des longues et étroites feuilles de l'arbre sacré qui se trouve devant la tombe. Je prie pour mon épouse et emporte une feuille afin de la lui donner pour sa prière personnelle. Puis nous traversons la ville avec Sidi Abu l-Abbas à la recherche d'un *Moqaddem* darqawi, qui est cependant parti en voyage. Arrivé à l'hôtel, je reçois un premier mot de Seyyida Azizah[64], et ainsi ce jour paradisiaque reçoit-il sa couronne, *el-hamdu-lillah*!

Le 16 novembre

Nous sommes aujourd'hui, le 16 novembre. Je voyage seul dans un cabriolet découvert à travers les vastes forêts de palmiers de Marrakech, et j'apprends par cœur les prières que j'ai reçues du Sheikh Tâdilî.

À nouveau, cette paix paradisiaque, cet air empli de la douceur islamique. De temps à autre, des paysans avec leurs femmes et enfants, s'insérant parfaitement dans ce beau paysage de rêve. L'après-midi, nous allons à nouveau dans le souk, où règne toujours la même animation bigarrée.

Le 17 novembre, nous traversons à nouveau Marrakech en tous sens et l'expérimentons dans ses mille couleurs.

Le 18 novembre, je suis reveillé tôt le matin par des coups de canon. C'est aujourd'hui la fête de l'avènement au trône du Sultan[65].

Nous allons dans le souk. Toutes les boutiques sont fermées et garnies par les plus beaux tapis ber-

bères de Marrakesh, en rouge, ocre, noir et blanc. Le sol aussi est complètement recouvert de tapis, étant donné que le Pasha de Marrakesh doit faire cet après-midi son tour solennel de la ville. Nous ôtons nos chaussures pour faire comme les habitants de Marrakesh, qui portent leurs *belleras*[66] dans les mains. La grande place du marché est remplie de conteurs, de prédicateurs, de joueurs de tambours et de foqaras chantant, de médecins avec leurs « instruments de meurtre », de dentistes avec toutes les dents qu'ils ont jamais arrachées devant eux ; d'enfants, de femmes allaitant, et ainsi de suite. On ne peut s'imaginer animation plus joyeuse et haute en couleurs. Le soir, il y a des danses à l'épée ; vingt joueurs de tambours battant la mesure, et autour d'eux, des hommes chantant et respirant sauvagement. Dans chaque quartier du souk, une confrérie récite sans relâche des prières sur le Prophète, ou le Coran. De temps à autre cependant, les psalmodies sont interrompues par une gorgée de thé vert.

Le 19 novembre

Je reçois une lettre de Sidi Ismaïl[67], d'après laquelle il doit arriver le jour même à Fez. Je me mets en communication téléphonique avec lui, et nous convenons de prendre ensemble le bateau à Casablanca. J'ai renoncé à mon intention primitive de me rendre encore à Mostaghanem avec Sidi Ahmed, étant donné que je me sens trop fatigué pour un voyage aussi lointain. Je remets à Sidi Ahmed la lettre du Sheikh adressée au Sheikh 'Adda, et lui laisse aussi le soin de remettre au Sheikh le beau cadeau que nous avions acheté pour lui à Fez. Mon mauvais état de santé est une raison pour ne pas aller à Mostaghanem, une autre raison, et peut-être plus importante, est ma certitude d'avoir spirituellement reçu à Mazagan tout ce que devait m'échoir au cours de mon pèlerinage au Maroc.

Aujourd'hui, c'est la dernière soirée à Marrakesh. Avec Sidi Ahmed, je rends visite à Sidi Mûlay Hashem[68], un chérif noir, qui officie comme guide dans la *Medersa* Ben Yusuf. Nous approchons de sa maison et nous nous trouvons dans une ruelle étroite et sombre. Au-dessus de nous, la lune brille, et les grosses étoiles du ciel marocain étincellant.

Tout est calme, seule perce à travers un mur une voix d'homme psalmodiant la *Shahâda*. Puis, nous entrons dans la misérable petite maison de Mûlay Hashem. Nous nous asseyons dans la pénombre d'une pièce presque vide ; sur une petite table branlante brûle un bout de chandelle ; dans un coin dort un petit enfant ; dans une pièce adjacente crie un autre, tandis que le chérif noir prépare le thé avec beaucoup de noblesse. C'est l'un des hommes les plus sensés, les plus raffinés et les plus cordiaux que j'aie rencontrés au Maroc. Nous parlons de l'Islam, et il nous dit finalement qu'il connaît tout le Coran, par cœur. Il a le titre *El-Qurân* et pourrait officier comme Imam dans n'importe quelle mosquée. Lorsque nous lui disons ce que nous sommes, il déborde de joie et, nous confie qu'il prie beaucoup durant la nuit. La bénédiction qui m'a envahi dans les jardins de Glaoui brille toujours, dans mon cœur et remplit tout mon corps. Je suis assis au milieu de ce misérable environnement comme dans le château d'un roi. C'est ainsi que se termine ma dernière soirée au Maroc.

CASABLANCA

Le 20 novembre

Nous retournons à Casablanca, où se trouve Sidi Ismaïl. Je suis assis dans la voiture de Sidi Ahmed, et je me sens enveloppé d'une intense spirituelle, qui devient si forte que je ne puis guère prononcer aucun mot à mon ami. Ensuite je monte avec Sidi Ismaïl dans le bateau *Azrou*, lequel doit nous conduire à Marseille en deux jours et trois nuits.

Après une nuit quelque peu « tanguante », nous nous levons dans notre petite cabine, où nous sommes, Dieu merci, seuls.

LE RETOUR

Le 21 novembre

Nous sommes le 21 novembre. Nous passons devant Tanger, Algéziras et Gibraltar. Vive l'Afrique! Un cercle s'est fermé. Nous avons quitté l'Océan Atlantique et nous évoluons à présent sur les vagues plus douces de la Méditerranée, en direction des Baléares. A notre table est assis un officier marocain, Sidi Mohammed El-Arbi. Il nous salue, et nous entamons la conversation. Finalement, nous parlons de l'Islam. L'officier du Sultan me demande ce que je pense de l'évolution au Maroc, et je sens combien il est fier des nouvelles institutions modernes que les Français ont apportées dans le pays. À son grand étonnement, je blâme toutes les tentatives modernes, et je loue tout ce qui est encore resté de la stricte Tradition au Maroc. Plus je m'explique en ce sens, et plus l'attitude du Marocain se modifie, et finalement il me parle avec enthousiasme de l'Islam, cite continuellement des versets du Coran, et me raconte une histoire soufie après l'autre. Il ne se sépare plus de nous jusqu'à Marseille, et me demande conseil au sujet de l'éducation de ses enfants. Il doit se rendre pour deux ans à Mayence, comme capitaine de l'armée franco-marocain, et veut me rendre visite de là lors de ses brefs congés. Dans le train de Marseille à Dijon, il nous parle encore de la Tradition, si bien que c'est finalement à partir de Dijon que nous avons réellement l'Afrique derrière nous.

Après la capitale de la Bourgogne, émerge Nancy, où nous sommes accueillis à bras ouverts par Sayida Aziza, et par tout le groupe des amis. Je dois raconter mes aventures presque jusqu'au petit matin; et à nouveau je me plonge dans le pays de l'*Islam*, dans le pays d'Allâh, qui repose profondément dans mon cœur.

Notes

1. Pour dresser l'esquisse suivante, nous avons bénéficié des conversations avec Léo Schaya lui-même, rencontré à Nancy en 1978, ainsi qu'avec ses condisciples schuoniens et amis, dont Jean Borella, Jean Canteins, Jean-Louis Michon, et René Schoepfig.

2. La seule étude qui lui ait été consacrée est celle de R. Margolis, « At the Meeting of the Two Seas: an Introduction to Leo Schaya and his Writings », *Annals of Japan Association for Middle East Studies*, 13 (1998), p. 399-418. Après son décès, survenu le 4 août 1986, la revue *Connaissance des religions*, dont il avait été le fondateur et le premier éditeur, lui rendit hommage dans son numéro de septembre 1986 (vol. II), sans pour autant faire justice à l'envergure de sa personnalité.

3. Voir sur lui le livre fondamental de M. Lings, *Un Saint soufi du XIXe siècle: Le cheikh Ahmad al-'Alawi*, Paris, Le Seuil, 1990.

4. Sur lui voir l'avant propos du Cheikh Khaled Bentounès à son *Le Chœur des prophètes*, Paris, Albin Michel, Paris, 1999, p. 11-19. Il y est question notamment (p. 18) des relations du sheikh avec un Juif de Mostaghanem (Monsieur Guigui). Le Sheikh al-Mahdi, fils du sheikh 'Adda, accompagné de quatre représentants de la *tariqa* de Mostaghanem, ont rendu visite à Schuon à Lausanne en 1954.

5. Burckhardt avait eu également des contacts avec des kabbalistes marocains avec lesquels il mit en relation certains disciples juifs du cercle schuonien. Curieusement, Schaya, qui resta très discret sur son initiation soufie, n'en parle point.

6. L. Schaya, *La Doctrine soufique de l'Unité*, Paris, 1981, p. 10.

7. Qu'il en soit remercié ici.

8. C'est-à-dire le Sheikh Aïssa Nour ad-Dîn Ahmed, alias Frithjof Schuon (1907-1998).

9. C'est-à-dire Catherine Feer, avec laquelle Schuon se maria le 7 mai 1949.

10. Sayyida Amina. Les anciens disciples de Schuon, interrogés sur l'identité de ce couple, n'ont pas voulu me révéler les noms français des compagnons de route de Schaya.

11. Dans le manuscrit Asisa. Disciple elle aussi de Schuon, il s'agit de la première épouse de Schaya, dont la famille judéo-polonaise fut originaire de Bendin.

12. « Retraite spirituelle ».

13. C'est-à-dire le grand mystique soufi, Muhyi d-Dîn Ibn 'Arabî, né à Murcie et décédé à Damas en 1240.

14. En arabe: *lâ ghâlib illa Allah*.

15. En arabe proprement: isthme; cependant il s'agit également d'un terme technique de mystique musulmane signifiant « le domaine intermédiaire s'interposant entre le monde obscur et corporel et le monde lumineux et spirituel ».

16. Journaliste, d'origine française, converti à l'Islam et établi depuis longtemps au Maroc.

17. C'est-à-dire F. Schuon.

18. 'Abd as-Salâm Ibn Mashîsh ou Bashîsh, soufi du Rif marocain, mort en 1228. Il fut le maître d'Abu l-Hasan ash-Shâdhilî, fondateur de l'ordre qui porte son nom. Sa tombe, au sommet du mont al-'Alam, est un des plus importants lieux du pèlerinage au Maghreb.

19. Un autre terme pour soufi.

20. C'est-à-dire Abu Bakr Siraj ed-Dîn, alias Martin Lings, qui séjourna au Caire de 1938 à 1950.

21. C'est-à-dire F. Schuon.

22. En citant des versets coraniques.

23. C'est-à-dire F. Schuon.

24. C'est-à-dire F. Schuon.

25. Membre du groupe nancéien. Entré en Islam en 1945, il suivit l'enseignement à Paris de M. Vâlsan, avant de recevoir l'initiation de Schuon en été 1946.

26. Il s'agit du procédé connu sous le nom d'*istikhâra*, pratiqué avant l'entreprise d'une démarche importante. Sur la signification du voyage dans le soufisme, voir J-L. Michon, *L'Autobiographie (Fahrasa) du Soufi marocain Ahmad Ibn 'Ajîba*, Leyde, 1969 p. 75.

27. Il s'agit respectivement des sourates 36, 55 et 56.
28. Sourate 24.
29. C'est-à-dire la *misbaha*, ou chapelet musulman, dont l'égrènement est accompagné par la récitation des noms divins.
30. C'est-à-dire membre d'une confrérie soufie.
31. Membre de la confrérie marocaine fondée par le Sheikh al-'Arabî ad-Darqâwî au XIX[e] siècle.
32. 1920-24. Sur cette guerre, voir L. Gabrielli, *Abd-el-Krim et les événements du Rif*, Paris, 1953.
33. Soufi noir du XVII[e] siècle qui vécut en ermite dans la montagne. Lors de son second voyage au Maroc, F. Schuon aussi se recueillira sur sa tombe. Voir J.-B. Aymard, « Frithjof Schuon, connaissance et voie d'intériorité », *Connaissance des religions* 1999, p. 44.
34. C'est-à-dire F. Schuon.
35. C'est-à-dire le sheikh 'Adda Bentounès.
36. Le palais Jamaï est situé au nord de Fès el-Bali, proche de Bâb al-Guissa.
37. C'est-à-dire F. Schuon.
38. Lors de sa première visite au Maroc en 1935, F. Schuon séjourna chez Titus Burckhardt.
39. C'est le cimetière adossé aux tombeaux mérinides.
40. Ancien polytéchnicien converti à l'Islam, il fut directeur du lycée français de Fès et appartenait au cercle schuonien.
41. Français longuement établi au Maroc et converti à l'Islam. Voir Catherine Delorme, *Le Chemin de Dieu*, Paris, Albin Michel, 1979.
42. Sourate 36.
43. C'est-à-dire il n'était pas initié au soufisme.
44. Venu d'Orient, Ali ben Harazem décéda à Fès vers 1164. Ce savant éloquent était de réputation telle que les djinns, dit-on, assistaient, invisibles, à ses cours dispensés à la Qaraouiyyin.
45. Français établi au Maroc et converti à l'Islam soufi. Il était disciple de Sidi Muhammad b. Ali at-Tâdilî.
46. C'est-à-dire Titus Burckhardt.
47. Des soufis.
48. Il s'agit en fait de la combinaison de deux vers. Voir Ibn al-Fârid, *Poèmes mystiques*, éd. J-Y L'Hôspital, Damas, 2001, p. 372-377, vers 4 et 12.
49. Français musulman, disciple de Schuon et de Valsan, établi depuis longtemps à Rabat, où il enseignait le français. Là il fut le disciple de Sidi Muhammad at-Tâdili dont il projeta de publier l'œuvre en français dans la collection « Soufisme » qu'il dirigeait avec Jean Herbert. Ami de T. Burckhardt il collabora avec ce dernier à la traduction des *Hikam* d'Ibn Atallah al-Iskandari (Paris, 1989).
50. Sur ce maître de la voie darqâwie, voir J. Herbert, « Le Sheikh at-Taddili », dans *Le Soufisme : voie d'unité*, Paris, 1997.
51. F. Schuon.
52. Dans sa publication de l'original arabe de ce texte dans *Connaissance des religions* 2 (1986), p. 57, J.-L. Michon explique qu'au sens soufi ce terme (*shamlî*) s'applique aux parties dispersées de la personne qu'il s'agit de ramener vers le centre essentiel (*jama'*).
53. Ou « ce qui de moi est occulté ». Selon Michon, il s'agit du for intérieur de l'âme que Dieu seul a le pouvoir de maintenir pur.
54. Ou « ce qui de moi est manifesté ». Il s'agit, selon Michon, du contenu de la conscience que Dieu a le pouvoir d'élever vers Lui.
55. C'est-à-dire F. Schuon qui s'est marié peu avant en mai 1949.
56. C'est-à-dire T. Burckhardt.
57. Burckhardt apporte un enseignement à ce sujet au nom du Sheikh dans son article « À propos de Barzakh », *Études traditionnelles* (1935).
58. C'est le nom initiatique de Léo Schaya.
59. La gnose mystique.
60. Mot sanscrit désignant un individu qui cherche à atteindre Dieu par la *jnâna*, ou la science spirituelle.
61. T. Burckhardt.
62. C'est-à-dire la place Djemaa el-Fna.
63. Morte en 1591.
64. La première épouse de L. Schaya.
65. Il s'agit de Muhammad V, monté sur le trône en 1927.
66. C'est-à-dire « souliers », proprement *balgha*, pl. *balâghi*, en arabe dialectal.
67. Non identifié.
68. Modeste chérif 'alawite (1909-1980), adepte assidu de la confrérie jazouliya-shadhiliya, lecteur de « *Dalâil al-Khayrât* / Indices des grâces prophétiques » de Ben Slimane Al-Jazouli (m. 1465), dont le mausolée est situé au quartier qui porte son nom et qui fait partie des sept saints de Marrakech. La misérable petite maison en question est située au quartier Sidi Ben Slimane Al-Jazouli.

Paul B. Fenton est professeur de langue et de littérature hébraïques au Département d'études arabes et hébraïques de l'Université de Paris-Sorbonne.
Auteur de nombreuses études sur divers aspects de la civilisation judéo-arabe, il s'est particulièrement intéressé à la confluence du soufisme et de l'ésotérisme hébraïque, notamment dans son *Deux traités de mystique juive*, Lagrasse, 1987.

Résumé

Ce très beau texte, rédigé par un des grands spirituels de l'école schunonienne, Léo Schaya (1917-1986), relate son voyage au Maroc et sa rencontre avec des personnalités soufies. Le texte est présenté et annoté (identification des personnages) par P. Fenton.

Mots-clés

Faqir, foqara : adepte soufi, moqaddam : « lieutenant du maître », tariqa : confrérie soufie, tasawwuf : soufisme, Léo Schaya, Maroc. Shahâda : profession de foi musulman, ayat : verset(s) coranique(s), 'Alim : savant en études islamiques.